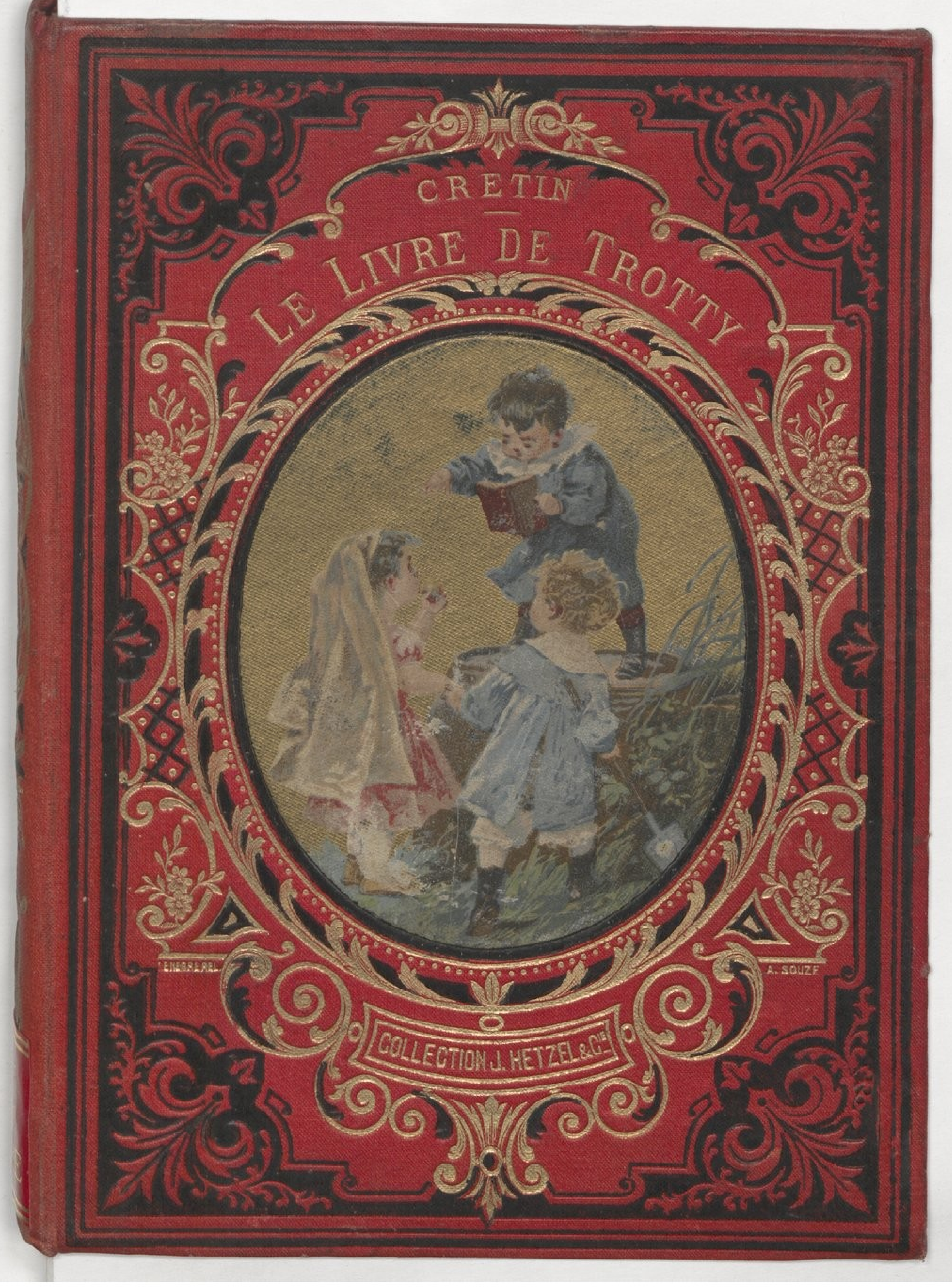
Le Livre de M. Trotty, par E.-M. Crétin, adapté de l'anglais...

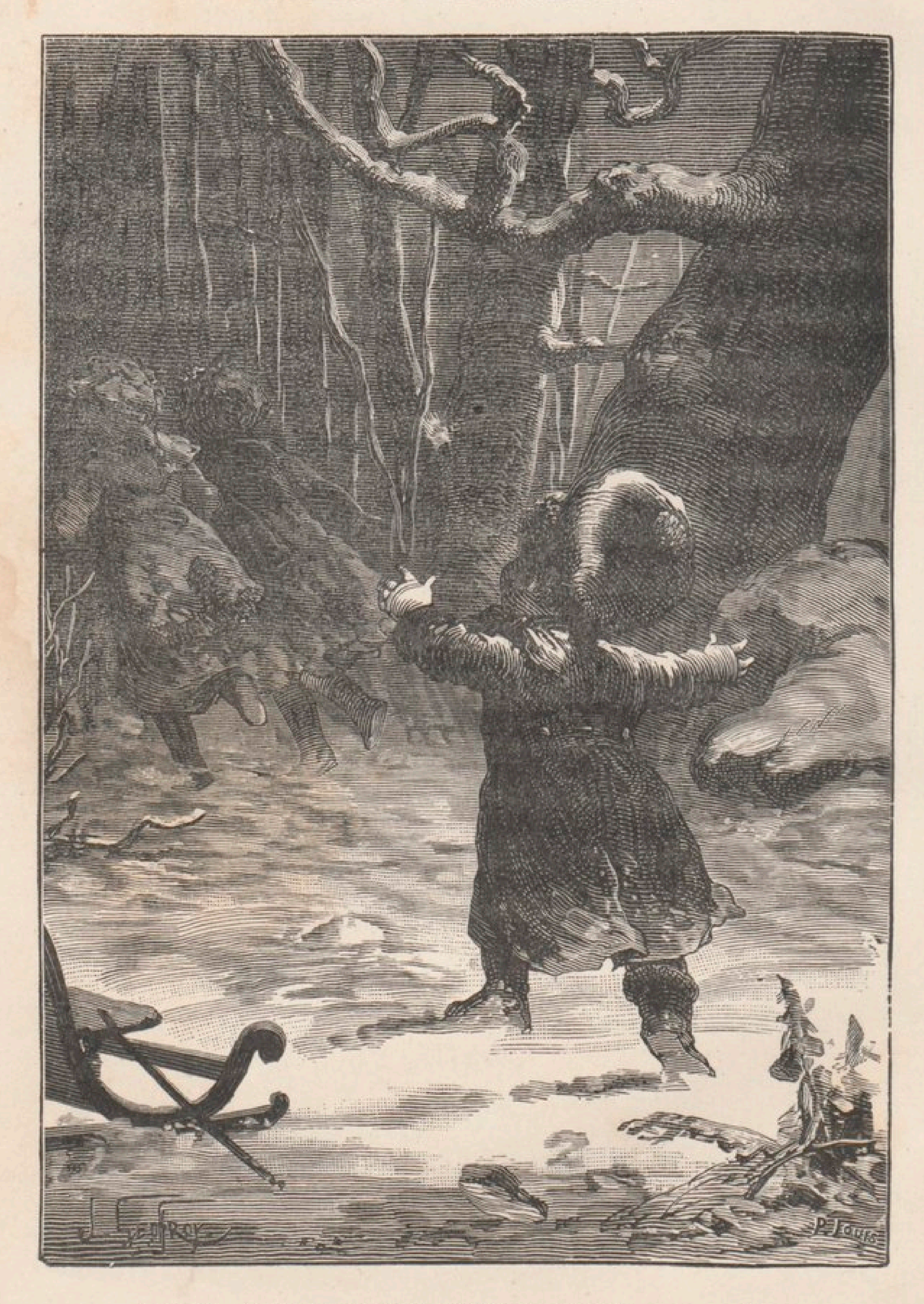



CRETIN
LE LIVRE DE TROTTY
A. SOUZE
COLLECTION J. HETZEL & Cie

LE LIVRE

DE

MONSIEUR TROTTY



« LILL, ATTENDS-MOI! ATTENDS-MOI!! » (page 15.)

LE LIVRE
DE
MONSIEUR TROTTY

PAR

E. M. CRÉTIN

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS

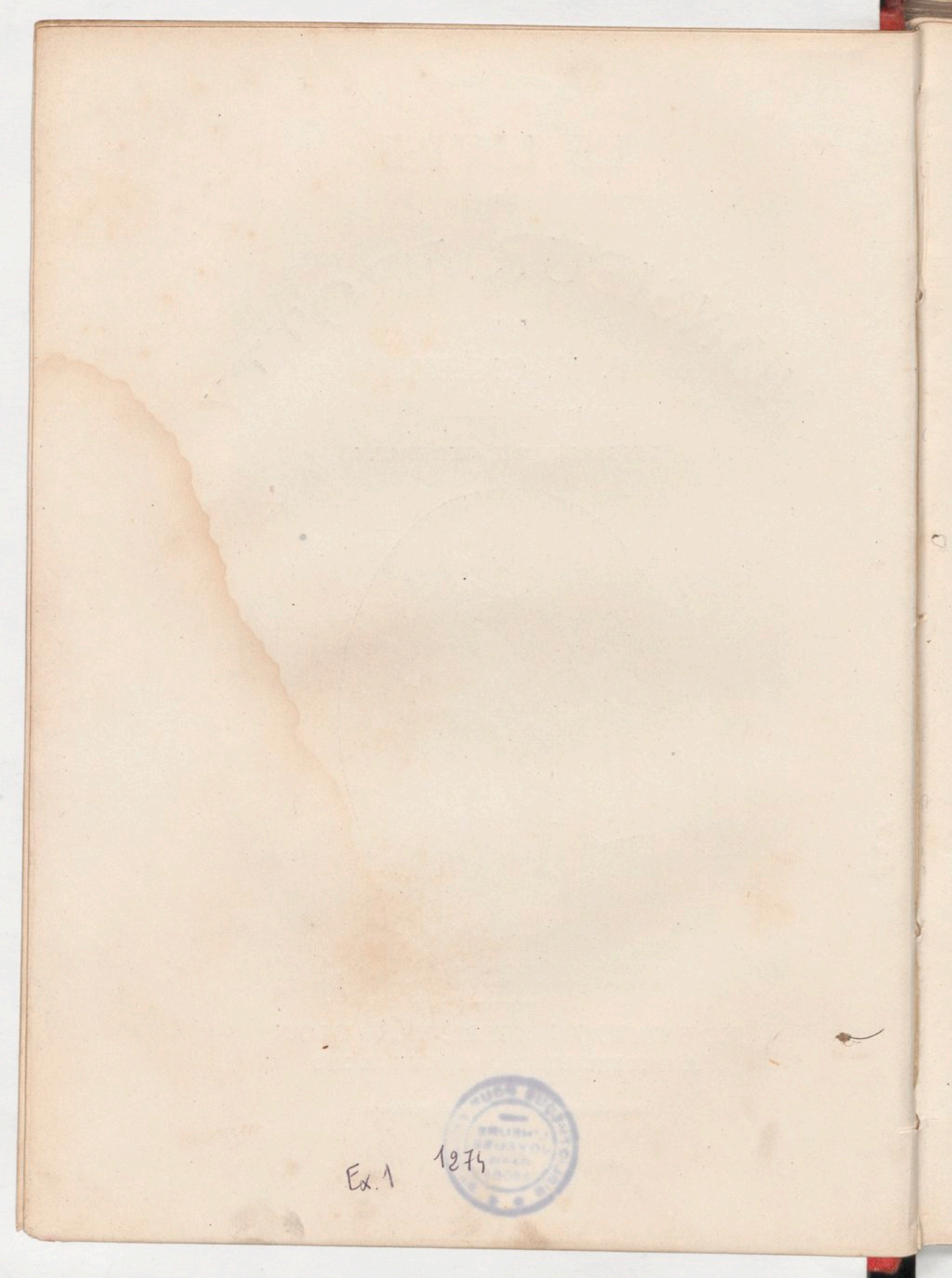
DESSINS PAR J. GEOFFROY



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS





LE LIVRE
DE
MONSIEUR TROTTY

CHAPITRE PREMIER.

NOEL.

Voici une histoire où figure, entre autres personnages, une petite fille qui ne manquait pas de défauts. Croiriez-vous que, le jour où commence cette histoire, Mlle Lill — c'était son nom — allait avoir un arbre de Noël, et qu'elle faillit l'oublier tout à fait!

Pour elle, tout était l'occasion d'une distraction. Elle s'arrêtait de faire quelque chose d'utile pour regarder les mouches voler. Elle ne pensait qu'à jouer, à fabriquer des maisons avec tout ce qu'elle trouvait sous sa main et à couper les rubans des chapeaux de sa mère pour habiller de petits bouts de poupée en porcelaine. Elle aimait à se brouiller avec ses amies et à se raccommoder avec elles le lendemain ou une heure après. Faire tout à son gré, à sa tête, était son unique envie.

Un matin de Noël, Trotty l'éveilla de très bonne heure.

Vous aimeriez bien à savoir aussi qui était Trotty. Ce n'est pas très facile à dire. Grand'maman dit que c'est une marguerite rose; Max, son frère, prétend que c'est un petit charlatan; Lill assure que c'est un gros singe; sa maman dit toujours que c'est une goutte de rosée; Betsie, la domestique, pense que c'est une vraie bénédiction, et Patrick l'appelle la peste de sa vie, tandis que la cousine Geneviève, qui est en pension et qui porte de longues boucles, m'a affirmé plusieurs fois que c'est le plus délicieux petit cousin du monde. Au milieu de tant d'opinions différentes, il est quelque peu malaisé de dire au juste ce qu'est Trotty.

Quoi qu'il en soit, il avait vu l'aubépine fleurir, les glands de soie pendre aux tiges du maïs, les feuilles rouge sang de l'érable tomber et les flocons de neige fondre sur sa tête mignonne par trois fois. Il avait vu trois mystérieuses veilles de Noël, et il ne s'en souvenait pas le moins du monde. Ce Noël-ci était le quatrième; il voulut se le rappeler, et il se le rappela. Ses cheveux étaient bruns comme une châtaigne, ses yeux bleus comme un ciel de septembre après une pluie d'orage; sa bouche avait l'air d'une fraise : les coins en étaient tournés par en haut, excepté quand on lui défendait de toucher au sucrier, ou que grand'maman refusait de lui donner ses plus beaux bonnets pour en faire des *moussoirs* à Trotty; alors les coins de cette petite bouche s'abaissaient et avaient bien de la peine à remonter.

Monsieur faisait la moue. Quand il riait, on aurait dit de l'eau qui tombait dans un bassin d'argent ; mais quand il pleurait, c'était tout autre chose ; c'était de l'eau pour tout de bon, c'était un déluge subit. Lorsqu'il parlait, vous auriez cru que c'était un nid de merles qui gazouillaient, et, quand il marchait, c'était comme le clapotement de la grêle sur le toit. Et quand il tourmentait pour avoir de la compote aux pommes donc ! Il n'y a plus d'expression pour dire ce que c'était.

Il avait aussi une fossette au menton, et son nom était... Vrai, je ne sais pas ! Il est probable que tout au commencement ce n'était pas Trotty ; mais, quel qu'il fût, tout le monde l'avait oublié pour lui laisser ce nom de Trotty qui lui convenait à merveille.

Ce que Trotty avait de plus remarquable était son *ubiquité*. Voilà un grand mot et vous ne savez peut-être pas ce qu'il veut dire. Si vos huit doigts et vos deux pouces, si vos deux poings et vos deux coudes sont assez grands pour tenir le grand dictionnaire de l'Académie, je vous conseille de l'y chercher, ce formidable mot. Mais vous aimez mieux que je vous en épargne la peine

Eh bien ! cela veut dire que, si vous enfermiez Trotty dans le salon et que vous vous sauviez en haut pour avoir un moment de paix dans votre chambre, Trotty serait sur le palier de votre propre chambre avant vous. Cela veut dire

que, si vous le laissiez dans votre chambre, et qu'en descendant vous leviez la tête, vous apercevriez le bout de ses souliers à travers les balustrades. Cela veut dire que, si vous alliez au jardin, on ne tarderait pas à entendre claqueter de petits pas pressés dans l'allée, et ce serait encore Trotty. Cela veut dire que, quel que fût l'endroit, on était sûr d'y trouver Trotty. Bref, Trotty avait le secret d'être partout à la fois.

C'étaient les pieds de Trotty qui avaient éveillé Lill ce matin-là. Elle les entendit dans ses rêves, tapotant sur la toile cirée autour du lavabo; elle ouvrit un œil et vit le ciel tout en feu. C'était un lever de soleil comme on n'en voit pas tous les jours de l'année; Trotty s'y dessinait, perché sur une chaise près de la fenêtre, ses dix petits doigts de pied sortant comme dix petits coquillages roses du bord de sa robe de nuit blanche.

« Mais, Trotty Tyrol! tu vas attraper un rhume à en mourir! Dépêche-toi de venir dans mon lit! Quel beau jour nous allons avoir! Je ne vois de nuage nulle part.

— Si, il y a un nuage nulle part, dit Trotty grelottant, car il commençait à avoir froid. Il y a un petit nuage noir tout juste sur la grange de M. Jones.

— Où? Oh! ce n'est rien.

— Oh non! répéta Trotty, ce n'est rien. Je pense que Noël est venu exprès; et toi, Lill? »

Qui eût jamais pensé que Noël était venu exprès, et que ni Trotty, ni Lill, de leur vie, n'oublieraient le petit nuage noir!...

Le soleil se leva, illuminant tout, et le petit feu qui était alors tout bas à l'horizon, en face de la fenêtre de Trotty, sembla mettre le monde entier en flammes. La neige resplendissait tellement qu'on ne pouvait plus la regarder sans être ébloui, et les glaçons qui pendaient aux arbres se balançaient au vent comme des morceaux de cristal. C'était trop tentant. Trotty s'habilla tant bien que mal. Trotty sortit et secoua une branche. Trotty fit tomber de la poussière de neige dans sa bouche, dans ses boucles, dans son cou, sur ses petites mitaines blanches. Il essayait d'empêcher les rayons du soleil d'entrer dans ses yeux; il tâchait d'arriver à la grille du jardin avant que le vent y fût; il était plus sûr que jamais que Noël était venu exprès.

Pendant tout ce temps, le petit nuage noir se cachait derrière la grange et personne n'y faisait attention. A midi, il n'y avait plus de nuage du tout, mais une vilaine obscurité s'était étendue au-dessus du toit de M. Jones et essayait d'éteindre le monde, comme quand on met un éteignoir sur une bougie.

Maintenant, il vous faut savoir d'abord que l'arbre de Noël de Lill et toute la gloire de ses bougies de couleur

2

étaient enfermés au salon en attendant le soir ; ensuite que Trotty voulait toujours venir tourniller le bouton de la porte ; il l'entr'ouvrait d'une moitié de fente et y passait le bout de son nez, puis, si on lui en laissait le temps, une de ses joues roses. Quand on fermait la porte à clef, le vilain curieux se haussait sur la pointe des pieds pour regarder par le trou de la serrure et frappait jusqu'à ce que ses poings en devinssent tout bleus. Plus de quinze fois bien comptées, ce matin-là, on lui avait commandé de quitter le voisinage du salon ; on l'avait menacé, tenté, prié, et cinq minutes après l'indiscret y était encore cherchant le moyen de pénétrer dans le salon défendu ; enfin tout le monde se sentit soulagé, quand, après le dîner, Lill proposa d'aller glisser sur la neige.

« Je crains que nous n'ayons une tempête, dit sa mère en regardant le nuage sombre.

— Mais il ne pourrait jamais faire une tempête le jour de Noël ! dit Lill.

— Jamais faire une tempête à Noël, » répéta Trotty qui pensait qu'il lui fallait toujours répéter ce que Lill disait.

Ainsi Lill mit son capuchon de soie bleue qui avait un gland derrière, et grand'maman garda Trotty assez longtemps pour lui remettre ses petites guêtres rouges, ses bottines fourrées, son manteau de flanelle, sa pèlerine rouge, ses petites mitaines blanches avec une bordure rouge au-

tour du poignet, sa toque de jockey garnie de velours écossais; puis on l'embrassa à la ronde comme s'il l'avait mérité et aussi comme s'il allait faire un voyage d'une année en Europe, ce à quoi Trotty se résigna faute de pouvoir s'en défendre. Comme il s'éloignait, sa mère le rappela pour lui embrasser les yeux, « parce qu'ils ressemblaient tant à ceux de papa aujourd'hui ». Trotty ne fit pas de remarques, mais je suis sûr que cela ne le charmait pas beaucoup d'être tant embrassé ; car, en s'en allant chez Gertrude, il dit en confidence à Lill qu'il ne voyait pas pourquoi on n'embrassait pas plutôt grand'maman ou Betsie que lui. Et quand il serait grand, la cousine Geneviève l'appellerait-elle toujours son mignon?

Nous sommes là dans un petit monde d'enfants qu'il ne faudrait pas prendre pour modèles. Non! il s'agit de faire voir leurs défauts.

Aujourd'hui, Gertrude était l'amie intime, confidentielle, *éternelle* de Lill. La semaine passée, c'était Jeanne de Witt; mais Jeanne de Witt avait donné un bâton de sucre d'orge à Louise Hollis, et, depuis trois jours entiers, Lill ne lui avait pas même fait un signe de tête. La semaine d'avant, c'était Marie Gibbs ; mais Marie avait dit à quelqu'un d'autre qui avait dit à Gertrude, qui avait dit à Lill, qu'elle (Marie) croyait qu'elle (Lill) était fière de la soie bleue piquée de son capuchon, et, depuis lors, Marie et Lill

étaient ennemies jurées. La semaine prochaine, Gertrude irait par-dessus bord comme les autres. En fait d'amitiés, la capricieuse Lill faisait habituellement deux fois le tour de l'école par trimestre.

Malgré le grand nuage qui montait, il y avait encore du soleil et Trotty suivait Lill et Gertrude. Il tirait son traîneau par-dessus les planches qui parfois barraient sa route et franchissait tous les obstacles. Le traîneau refusait de marcher quand il essayait de lui faire traverser des passages trop difficiles. Mais Trotty tirait, tirait, puis tombait; or, quand il tombait, c'était immanquablement sur son nez. Cependant il réussit à arriver à la colline, sans avoir rien perdu que sa pèlerine, une mitaine et son mouchoir, et toute l'après-midi il glissa avec son traîneau sur sa pente.

Il vous aurait fallu le voir! Il glissait toujours la bouche ouverte et remontait les yeux fermés. Pour dire le vrai, il ne savait pas mieux qu'un petit oiseau comment s'y prendre pour diriger un traîneau. A force de traîner les semelles de ses chaussures sur la neige, il fit trois trous à ses galoches cette après-midi-là. Quelquefois son traîneau tournait comme une toupie, et lui roulait comme une boule. Il se relevait, tournait encore et roulait toujours. A la fin, il se sentit froid aux pieds; il se mit à pleurer et dit à Lill que, bien sûr, il y avait dans ses bottines quelque chose qui lui faisait mal.

Ce petit singe n'en savait pas plus long !

Mais il s'amusa quand même, et Lill et Gertrude aussi, si bien qu'ils n'avaient plus pensé au vilain nuage qui cependant avait grandi, grandi énormément et s'étendait maintenant tout à travers le ciel. Les arcs-en-ciel des glaçons étaient partis ; les étincelles éblouissantes de la croûte neigeuse étaient éteintes, et un tourbillon de flocons avait blanchi l'air depuis quelque temps, sans que les enfants s'en fussent aperçus.

« Oh ! dit Trotty, faisant un effort pour respirer, regarde ! La tempête a descendu dans mon gosier ! Je ferme pourtant la bouche pour l'empêcher d'entrer.

— C'est vrai ! dit Lill en s'arrêtant court. A-t-on jamais vu ?

— Il fait froid comme au Groënland, affirma Gertrude en frissonnant ; je crois que l'heure du souper est passée. Courons à la maison aussi vite que nous pourrons !

— Oui, courons. Je suis fatiguée de glisser.

— Je suis fatigué aussi, soupira Trotty. Je voudrais bien ôter la pierre de mon soulier. »

Et les voilà partis. Or, pour arriver chez eux, il y avait plus d'un kilomètre à travers les champs ; il y avait des palissades à escalader, des bois à traverser ; le vent se levait plus fort, la neige tombait plus épaisse, et marcher devenait difficile.

« Dépêche-toi, Trotty, dit Lill qui prenait de l'humeur. Quel lambin tu fais! Viens donc! »

Trotty venait aussi vite qu'il pouvait, mais ses jambes étaient si courtes et ses pieds si petits! Il ne pouvait pas suivre. Il fallut l'attendre, et Lill prenait froid.

« Si tu ne veux pas courir plus vite, je vais à la maison sans toi!

— Ah! oui, dit Trotty se remettant à courir. Je vais courir vite, vite. Mes pieds sont si lourds! Je voudrais bien que tu me donnes la main. »

Lill avait les deux mains dans les poches de son manteau pour les tenir un peu au chaud. Elle en tira une lentement, prit la menote glacée que l'enfant lui tendait et s'élança en avant comme de plus belle.

« Oh! Lill, tu me secoues trop, dit Trotty, tu me fais mal au bras.

— Alors va donc tout seul, » répondit Lill qui n'était pas fâchée de remettre sa main à l'abri.

Cependant le vent mordait les doigts nus de Trotty et la neige tombait dessus.

La nuit arrivait rapidement.

« Je suis sûre que nous serons en retard pour l'arbre de Noël, dit Lill à Gertrude. J'ai envie d'aller en avant. »

La lèvre de Trotty trembla pour pleurer. Lill en courant entendit Trotty qui courait un peu plus vite derrière elle.

« Je t'en prie, Lill, va pas à l'arbre sans moi! »

Lill ne se retourna pas. Si elle avait regardé derrière elle, elle aurait vu deux petits poings bleuis essuyer deux grosses larmes tombant de deux grands yeux.

Mais il faisait toujours plus noir.

La neige tourbillonnait dans leurs figures et les aveuglait. Le vent perçait, sifflait et piquait. Trotty avalait ses larmes et marchait comme un homme, mais il avait beau faire, elles allaient bien plus vite que lui. Lill courait très en avant.

« Dépêche-toi, Trotty, dépêche-toi! » lui criait-elle sans tourner la tête. Je ne crois pas vraiment qu'elle se rendît compte combien le pauvre Trotty était loin d'elle.

« Je ne puis plus t'attendre, lui dit-elle tout en courant; tu es grand garçon, tu sais le chemin de la maison, tu peux bien venir tout seul. Dépêche-toi; d'ailleurs, nous te garderons ta part de l'arbre. »

Trotty n'était pas un grand garçon; il traînait ses pieds fatigués sur la croûte glacée. Il se sentait saisi de terreur. Il était dans le bois à présent, les ombres des arbres étaient noires; le vent hurlait autour de lui.

« Lill, attends-moi! Attends-moi!! »

Mais Lill courait toujours.

« Lill! Lill! Lil-ly, attends Trotty! ze t'en prie bien! attends Trotty! »

Lill n'entendait plus. La neige fouettait les yeux de Trotty ; il ne pouvait presque plus voir Lill.

« Lill, z'ai quéque soze à te dire! Lill! » cria-t-il.

Mais Lill la coupable, l'imprévoyante Lill, était déjà hors de la portée de sa voix et de ses yeux.

Trotty essaya encore de sa petite voix flûtée.

« C'est quéque soze de bon, Lill! Oh! Lill! laisse Trotty venir voir Noël. »

Rien ne lui répondit que les longs cris du vent qui balayait les collines à travers les arbres. Trotty s'arrêta immobile. Il faisait tout noir à présent. Les basses branches des pins cachaient la couleur cendrée des champs où quelques rayons de lumière s'attardaient encore, mais elles n'abritaient pas de la tempête. Les légers flocons de neige s'étaient changés en grésil qui piquaient les joues de Trotty comme autant d'aiguilles, et entraient dans ses yeux comme des couteaux. Il ne pouvait plus voir son chemin ; il ne pouvait plus voir le ciel ; il enfonçait ses doigts bleus dans sa bouche, dans ses boucles, dans le fond de son cou, mais il ne pouvait pas les réchauffer ; ses galoches fourrées étaient aussi froides que la neige qui s'amoncelait autour, et ses guêtres rouges et son paletot de flanelle ne le garantissaient plus. La nuit était tombée, une longue nuit d'hiver : la nuit de Noël tant désirée par Trotty.

« Lill, reviens! appela le pauvre petit, essayant encore

de marcher. Ze serai saze. Lill! ze ne serai plus zamais un ennui! ze courrai vite. Ze ne traînerai plus par derrière! Oh! pourquoi personne ne vient *cercer* Trotty! »

Mais personne en effet ne venait chercher ce pauvre Trotty. Trotty était abandonné.

Cependant Lill rentrait à la maison.

« Eh bien! mais, où est donc Trotty, Lill?

— Oh! il va venir, il est si lent! et nous... mais... il n'est... pas loin, bien sûr. »

Lill n'était pas si sûre que cela que Trotty allait paraître. On la crut cependant.

Cinq minutes après, la maison était toute noire. Personne n'avait songé à allumer les lampes, le souper était sur la table, mais on n'y avait pas touché. Le feu s'éteignait dans la cheminée; grand'maman, assise auprès, essayait de travailler, mais quelque chose l'empêchait de voir; il lui fallut mettre son tricot de côté. Trotty ne paraissant pas, on avait envoyé à sa rencontre. Tout à fait dans un coin, dans l'ombre, il y avait quelqu'un de blotti. C'était Lill. Elle ne disait pas un mot. Plusieurs fois elle avait essayé de dire : « Grand'maman, crois-tu qu'on le trouve! Est-ce que Trotty est mort de froid? Grand'maman! je voudrais aussi l'aller chercher et lui dire que je suis si fâchée! » Mais les mots ne pouvaient pas sortir de sa bouche; elle ne voulait pas qu'on fît attention à elle; elle aimait mieux

être oubliée. Elle ne disait donc rien et pensait beaucoup. Elle pensait à Trotty qui, en robe de nuit, ce matin encore, jouait avec elle, et lui jetait des oreillers; elle se fâchait quelquefois dans ces batailles. Comme elle aurait voulu être assurée de les voir recommencer! Elle pensait à Trotty, avec ses guêtres rouges et sa toque écossaise et ses petites mitaines, faisant des balles de neige dans la cour, — à Trotty avec ses yeux, ses joues, son petit nez aplati sur la vitre, essayant de faire peur à grand'maman par la fenêtre de la véranda, — à Trotty en face du sucrier et des compotiers dans l'armoire aux confitures; à la malice de sa petite figure, à sa fossette, et si elle ne revoyait jamais plus cette fossette! Elle pensait à Trotty, se traînant derrière elle, cette après-midi-là, quand il avait les pieds si lourds; c'était une si longue course pour de si petits bouts de pieds! Elle aurait dû y penser alors! Oh! elle aurait dû y penser! Elle croyait revoir Trotty montant la colline au soleil et roulant gaiement d'abord au bas de son traîneau; puis à Trotty revenant à travers la neige; à sa voix presque éteinte qui criait : « Lill, attends Trotty! » Est-ce bien vrai qu'elle, Lill, avait eu la cruauté de ne pas l'attendre! Pauvre petite voix! Et s'il ne lui demandait plus jamais de l'attendre! Si Lill n'avait jamais plus l'occasion de lui dire qu'il n'était pas un ennui? Et s'il allait au ciel dire aux anges que Lill l'appelait un éternel Trotty!

« Écoute! fit grand'maman, qu'est-ce que c'est? »

C'était la porte d'entrée qui se refermait; c'était la porte de la salle à manger qui s'ouvrait. C'était le pas de Max sur le plancher, la voix de sa mère, mais pas d'autre. Ils entrèrent tout couverts de neige. Dans ses bras Max tenait un paquet qui était aussi tout couvert de neige, mais qui ne bougeait pas.

Lill se dressa sur ses pieds, retomba sur sa chaise, puis tourna sa figure dans le coin et mit ses mains sur ses yeux. Elle dit plus tard qu'elle n'avait plus osé rien regarder.

Mais tout à coup le paquet se mit à parler et se tint tout droit sur deux jambes raidies.

« J'ai faim, » dit une voix qui ressemblait fort à celle de Trotty.

Et voilà comment il se fit que Lill, pour avoir oublié son frère, avait fini par oublier son arbre de Noël.

Mais l'arbre de Noël pouvait attendre, lui, et même on pouvait s'en passer, mais de Trotty, qui donc eût pu se passer dans la maison? Lill moins qu'une autre assurément. L'expérience était faite, la leçon était claire, elle avait été chèrement payée par Trotty, et, si dure qu'elle eût été pour elle aussi, Lill ne pouvait pas dire qu'elle ne l'eût pas méritée.

CHAPITRE II.

UNE LIVRE DE CROQUETS.

Il y en a tant à dire sur Trotty, que je sais à peine comment continuer. Toutefois, après avoir bien considéré le sujet, je choisis l'histoire des croquets. Si ce n'eût été un jour de repassage, je n'aurais pas une pareille histoire à écrire ; mais voilà! c'était un jour de repassage, et ce n'est pas la peine d'en dire plus long là-dessus. Trotty était aussi sur la table à repasser.

Il y était assis.

Il sentait toute la responsabilité du repassage ; personne n'a jamais su combien elle lui pesait ; le travail de sa mère et de Betsie n'était rien en comparaison. D'abord, il y avait ses *moussoirs* à repasser. Oh ! ces pauvres petits mouchoirs ! Trotty avait l'habitude de se traîner derrière la corbeille à linge, et de ses poches il les sortait un à un, jusqu'au dernier, et il y en avait toujours trois ou quatre au moins. Dans quel état ils étaient ! Tous roulés et tortillés, et chiffonnés, et noués, et quant à la couleur!!... Lorsque vous saurez que Trotty y mettait tout ce qui lui tombait sous la main, fruits et fleurs, objets durs et objets mous, incapables

de bien vivre ensemble ; quand vous saurez qu'il nettoyait la cage de ses oiseaux, qu'il brossait ses bottines avec, qu'il y renfermait jusqu'à ses pâtés de boue, vous aurez peut-être une idée de ce qu'en était la couleur. Mais non, je ne crois pas que vous le puissiez. Trotty n'était jamais satisfait que Betsie ne lui eût pas fait chauffer son petit fer, — qui n'était pas plus grand qu'une cuiller à bouche, et pas plus chaud que du lait, — et qu'elle ne le laissât pas repasser chacun de ses mouchoirs à son idée. Un mouchoir lavé tout frais de la pile sur le rebord de la fenêtre n'aurait pas du tout fait son affaire. Après cela il lui fallait toujours repasser les lacets de ses bottines. Après cela c'était son poupon. Ce poupon était, je crois, parent éloigné des Indiens à tête plate, mais pour la couleur de la peau, il était Éthiopien, et, quant au caractère, c'était un être tout à fait inoffensif. Pour le moment, il était fait d'un vieux bas, d'un ancien tablier de soie noire de Lill, et d'un paquet de ouate qui lui servait de tête. Autrefois, ce poupon avait, comme tout le monde, possédé un cerveau ; mais, un jour, Trotty lui avait fait un trou au haut de la tête avec un clou et en avait retiré tout ce qui s'y trouvait. Chose étrange, ce stoïque poupon n'avait pas paru beaucoup souffrir de ce traitement, et le petit sac de soie noire plein de ouate qui lui servait de tête à présent, paraissait lui suffire entièrement. Le seul désavantage, fort léger d'ailleurs, qu'avait cette tête

molle, était de tomber toujours sur la poitrine du poupon, pour peu qu'on le secouât. A en croire Trotty, c'était un bien-être pour un poupon de cette espèce d'être repassé. C'est pourquoi Trotty le repassait tous les mardis.

Cette après-midi-là, il avait fini ses mouchoirs et ses lacets, et il était prêt à déployer toute son énergie sur son bien-aimé poupon quand Betsie laissa tomber son fer et fit un sursaut.

« Oh! » s'écria Trotty.

Car le fer était tombé en plein sur la figure du poupon, et, du front au menton, l'avait roussi d'un brun délicat, couleur de suie ou approchant. Le poupon supporta cette aventure sans se plaindre; il ne sourcilla même pas. Trotty en eut cependant compassion; une telle brûlure avait besoin d'un traitement; il le plongea, la tête la première, dans le bassin à arroser le linge et l'y laissa se rafraîchir et se remettre de son accident.

On entendit le son d'une clochette...

« Bon, je suis sûre que c'est le boulanger qui passe sans s'arrêter! s'écria Betsie courant à la fenêtre; et dire qu'il n'y a pas une seule miette de gâteau dans la maison pour le souper, et votre mère qui m'a dit de l'appeler! Sortez vite, courez, Trotty, et appelez-le, ce boulanger; criez, s'il le faut, vous serez bien gentil. »

Trotty, qui n'était jamais paresseux de sortir et de

crier, se préparait à obéir ; mais le boulanger avait tourné le coin et on n'entendait presque plus le son de sa clochette. Betsie alla faire connaître l'état des choses à sa maîtresse, et Trotty, ayant suspendu son intéressant poupon au loquet de la porte, pour qu'il y pût sécher tout à son aise, trotta derrière sa bonne pour voir ce qui arriverait.

« Eh bien ! dit sa mère, il ne nous reste plus qu'à envoyer chercher des croquets chez M. Jones. »

Trotty battit tout doucement en retraite ; mais ses bottines craquaient ; les bottines de Trotty craquaient toujours, de sorte qu'on l'entendait partout.

« Viens, Trotty.

— Oh ! non ; je n'ai pas envie, dit Trotty se retirant vivement.

— Mais maman a besoin de toi. Voyons si tu saurais y aller bien vite. Tu ne voudrais pas te passer de gâteaux ce soir, n'est-ce pas ?

— Que Betsie fasse un gâteau. C'est pour cela que maman l'a prise à la maison, dit Trotty avec décision.

— Non, Betsie ne peut pas faire de gâteaux ; quand on repasse elle a trop à faire. Lequel aimes-tu le mieux : te passer de gâteaux ou aller chez M. Jones en chercher ?

— Fais-y aller Lill ! » dit Trotty enchanté de son idée.

La maman de Trotty avait l'habitude de se faire obéir : Lill n'y alla pas ; ce fut Trotty.

D'un air mélancolique il enfonça sur ses boucles son petit chapeau de paille, le derrière devant avec les rubans bleus pendant sur ses yeux ; il décrocha son poupon du loquet, jeta des regards pleins de colère à Betsie, fit claquer la porte et s'en alla dans la poussière appeler son ami Nat. Tout en marchant, il grommelait :

« Je voudrais bien qu'on ne m'envoie pas toujours chercher de ces vieux croquets. Ils ne sont pas déjà si bons.

— Une livre, rappelle-toi! lui cria sa mère du seuil de la maison ; et Nat et toi vous pouvez en manger chacun un. »

A ce mot, la bonne humeur de Trotty lui revint. Il appela son voisin Nat. Nat déclara que c'était une bonne affaire, et, au fond, Trotty pensait de même. Après tout, il commençait à être bien aise de prendre l'air. Le poupon lui-même trouvait qu'il en avait assez de la maison pour une semaine. Avoir été repassé, roussi, puis noyé, puis pendu au loquet ; oui, certes, c'était suffisant. Il se sentait tout abattu. Pour l'encourager, Trotty le porta une partie du chemin par la tête. Il fallut longtemps à Nat et à Trotty pour aller chez M. Jones. Il ne fallait jamais à ces deux commissionnaires-là autre chose que longtemps pour aller quelque part. En route ils creusaient des puits dans des tas de sable, faisaient voguer des copeaux sur toutes les mares, et s'amusaient avec tous les petits chiens ; sans

compter qu'ils avaient avec eux leur poupon et que le susdit poupon était sujet à mille métamorphoses. Il pouvait être un éléphant et une souris ; il pouvait représenter un bateau à vapeur ou un omnibus. Il était sans pareil comme télégraphe ou comme hameçon ; on pouvait l'enterrer et le marier ; en faire un maître d'école ou une tourte aux pommes. Au grand soulagement de ce Protée de leur invention, ils arrivèrent enfin à la boutique de M. Jones ; Trotty grimpa les hautes marches de bois et attendit devant le comptoir, se dressant sur la pointe des pieds ; et l'on ne voyait au-dessus du comptoir que le bout de son nez et le bout de son toupet frisé. Il se mit à frapper sur le comptoir avec ses poings jusqu'à ce que le marchand l'entendît.

Comme il ouvrit les yeux et la bouche quand le garçon de magasin pesa une livre de croquets ronds, frais et sucrés!

« Oh! cria Nat.

— Attends une minute! dit Trotty, maman a dit de les faire porter en compte. »

Trotty prit le sac et attendit ; le garçon était occupé et ne faisait pas attention.

« Qu'est-ce que c'est que ça, faire porter en compte? » dit Nat après avoir arpenté la boutique cinq ou six minutes d'un air affamé.

Trotty secoua la tête ; il avait dans l'idée, je ne sais

pourquoi, qu'il devait reporter à la maison un papier et que l'épicier devait y écrire quelque chose, mais il n'en était pas sûr et n'osait pas demander. En attendant, les deux petits garçons allaient et venaient dans la boutique, et ils commençaient à s'ennuyer.

« Holà! s'écria l'épicier au bout d'un moment, que voulez-vous encore?

— Maman a dit de les mettre en compte, dit Trotty prêt à pleurer et tâchant de faire bonne figure.

— Oh! dit le commis, il y a beau temps que c'est fait! Sauvez-vous, mes petits amis. »

Trotty s'éloigna assez peu satisfait. Il avait une vague impression que le marchand ou lui s'était trompé; mais je ne crois pas qu'aujourd'hui même il sache lequel des deux. Quand ils se retrouvèrent dehors, et au grand soleil, Trotty et Nat ouvrirent le sac de papier. Songez-y donc! une livre de croquets, et personne auprès de ces croquets que Nat et Trotty! Personne pour les protéger, ces malheureux croquets, dans un chemin si désert et si long! Trotty et Nat les regardèrent. Il y en avait jusqu'au fin fond du grand sac de papier! Oui, pensez-y donc!

« Nous pouvons bien les voir! » dit le pauvre Nat tout excité.

Il ne savait presque plus mettre une parole devant l'autre, car il n'avait pas souvent de croquets à sa disposition.

« Mère a dit que je pouvais en prendre un, et toi aussi. »

Et Trotty enfonça ses doigts potelés dans le sac et tâta les croquets jusqu'à ce qu'il eût trouvé les deux plus gros. Dire quel goût ils avaient! Trotty rongeait le sien à petits morceaux, comme des becquées de canari. Il sentait le soleil tout autour de lui; il entendait un oiseau bleu chanter en sautillant sur le mur, et, au fond de son cœur, sans en rien dire à Nat, il se demandait s'il y aurait un M. Jones au ciel, s'il vendrait ses croquets, et si l'on pourrait aller y passer une après-midi et en manger tant qu'on voudrait.

Peu à peu, chacun eut croqué son croquet.

« Oh! dis donc, fit Nat d'un ton distrait, est-ce que tu ne voudrais pas regarder encore un peu dans le sac?

— Oui, regardons un peu, nous verrons si tous les croquets y sont encore, » répondit Trotty.

Trotty ouvrit le sac et regarda.

« Il faut savoir s'ils ne vont pas se casser, » dit Nat.

Et Nat regarda si les croquets étaient solides ou s'ils n'étaient pas en danger de se briser.

« Oh! il y en a plus de cent, dit Nat en mettant le bout de ses doigts au bord du sac.

— Il y en a encore bien plus que ça! il y en a au moins quinze! » dit Trotty, qui ne savait encore compter que jusqu'à quinze.

Peu à peu, il rouvrit le sac et en tira, en hésitant beaucoup, deux autres croquets.

« Je crois que ça ne ferait rien à maman si nous en prenions chacun *deux uns,* dit Trotty.

— C'est peut-être ce que ta maman voulait dire! s'écria Nat transporté. Et puis elle ne savait peut-être pas que nous allions avoir faim en route. »

Il paraît que ce second croquet, au dire de ces messieurs, n'avait pas si bon goût que les deux premiers. C'eût été dommage de rester sur une impression si défavorable aux croquets.

« Celui-ci serait meilleur, dit Nat, il a très bonne mine. »

Il en tirait encore un autre du sac.

« Trois, ce n'est pas beaucoup plus qu'un, n'est-ce pas, Nat? dit Trotty qui éprouvait le besoin d'être tranquillisé.

— Oh non! » dit Nat.

A vrai dire, maître Nat ne croyait pas non plus que quatre fût un beaucoup plus gros chiffre que un.

« Tout de même, dit Trotty au bout d'un moment, je suis bien aise que les mamans ne soient pas tout à fait comme le bon Dieu.

— Pourquoi? demanda Nat.

— Parce qu'elles sauraient toujours combien il y a de croquets dans les sacs. »



IL ROUVRIT LE SAC ET EN TIRA DEUX AUTRES CROQUETS.

La conscience de Trotty, on le voit, commençait à s'alarmer.

La route fut longue. Les deux petits gourmands s'étaient arrêtés si souvent ; ils étaient si souvent, mais là, si souvent retournés au sac, que l'oiseau bleu avait cessé de chanter et que les rayons du soleil se sauvaient aussi vite qu'ils pouvaient pour s'aller cacher derrière un nuage, quand ils approchèrent de la maison, n'osant presque plus y entrer, quoique ce fût l'heure du souper.

« Où est Trotty ? demandait-on, car Trotty ne manquait jamais d'être là à l'heure des repas.

— Trotty ! Trotty ! Trotty Tyrol ! Petit chat ! Trotty tourment ! »

Lill monta, descendit, cria de tous les côtés tous les noms de Trotty, et, pour vous dire ces noms, il me faudrait un chapitre exprès. Lill chercha au grenier, à la cave ; elle alla dans le hangar et regarda dans la glacière.

« Mais où est-il donc ?

— Je vais le chercher moi-même, dit sa mère en se levant. Trotty !

— Oui, maman, » dit Trotty d'une voix faible qui venait de quelque part.

Et où croiriez-vous qu'il fût ?

Sa mère, en allant dans le vestibule, passa par le cabinet au linge ; elle s'approcha d'une grande corbeille à linge qui

était dans un coin et y regarda. C'était là, tout au fond, ramassé comme une pelote, qu'était Trotty avec ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains.

« Je ne pouvais pas sortir, dit Trotty doucement, levant la tête des profondeurs de la corbeille.

— Mais pourquoi t'es-tu mis là-dedans?

— Oh! j'étais un poisson, et je pense que je suis tombé dans le puits, dit Trotty s'arrêtant pour penser; je n'ai pas faim, va-t'en souper; toi, maman, tu as faim, tu sais, va-t'en souper! »

Mais maman ne savait pas; elle pêcha son petit poisson d'un air grave et le mit à terre.

« Nous sommes tous à table, et nous attendons Trotty. Où sont les croquets? Les as-tu oubliés?

— Non, maman.

— Eh bien! montre-les-moi. Viens, mon petit. »

Mais Trotty resta en arrière.

« Ils sont dans l'armoire à vaisselle, sur la planche d'en bas, » dit-il.

On alla à l'armoire, et, sur la planche indiquée, on trouva un tout petit petit paquet de papier brun; le papier avait fait un sac jadis; à présent, il était tout déchiré et tortillé. On l'apporta à la mère de Trotty, et elle l'ouvrit.

« Cinq croquets!!! »

On se regarda.

« Ils ont mangé, — qui a jamais ouï chose pareille! — ils ont mangé à eux deux une livre de croquets!... »

Lill en rit aux larmes. Grand'maman dit qu'ils en mourraient avant le lendemain. Maman remonta tristement; elle trouva son petit poisson assis sur la planche à côté de son puits, la tête baissée; et sa fossette avait disparu.

Elle le prit dans ses bras et le regarda. Trotty leva ses longs cils dorés juste assez pour avoir une idée de l'état des choses, puis il les baissa, baissa jusque sur ses joues.

« Trotty, où est le reste des croquets de maman?

— Les livres du marchand Jones ne sont pas... elles ne sont plus si grosses qu'avant, dit Trotty en tortillant ses doigts. Les choses à peser ne vont plus bien.

— Non, Trotty, M. Jones t'en a donné beaucoup plus que tu n'en as apporté, et quelqu'un a mangé le reste. Est-ce toi et Nat?

— Moi et Nat nous en avons mangé trois, dit Trotty tout bas.

— Rien que trois? Et qui a mangé le reste, Trotty?

— Jérusalem, » dit Trotty après avoir réfléchi.

Jérusalem, c'était le nom qu'il avait donné à son poupon.

« Eh bien! celui qui a mangé les croquets ne descendra plus ce soir : je vais le coucher, il restera ici tout seul. Est-ce Jérusalem que je coucherai? »

Trotty ouvrit les yeux tout grands, mais il ne dit rien. Sa

mère coucha Jérusalem dans le lit de Trotty; elle le couvrit, borda la couverture, et Jérusalem penchait sa tête sur la couverture comme pour cacher sa honte et son chagrin.

« Oh! maman! écoute! dit Trotty en hésitant un peu... ce n'est pas Jérusalem non plus. »

Trotty s'endormit en pleurant ce soir-là. Mais, avant qu'il fût endormi, sa mère était montée avec une tasse de thé; elle s'était assise sur son lit. Elle avait l'air sérieux. Elle ne dit rien et n'embrassa point son petit garçon.

« Maman! balbutia Trotty au bout d'un moment.

— Que veux-tu?

— Et Trotty, maman? »

Vous auriez cru que son petit cœur était brisé. Jamais auparavant il n'avait passé dix minutes de sa vie sans être choyé, caressé. Et maintenant il s'imaginait, dans sa malheureuse petite tête, qu'on n'allait plus jamais faire attention à lui, le caresser ni l'embrasser.

« C'est trop fort! soupira Trotty, c'est trop fort! »

Et il se glissa dans les bras de sa mère. Il avait l'air d'une petite statue avec sa robe de nuit, ses petits pieds nus, ses cheveux humides et sa mignonne bouche triste et décolorée; une petite statue bien malade.

Il était très fâché d'avoir mangé trop de croquets, il avait un peu peur...

« Est-ce que je vais mourir, » dit-il après un instant.

Sa mère espérait que non ; mais elle craignait qu'il ne fût malade le lendemain. Elle avait même envoyé Lill dire au médecin de passer en faisant ses courses, le matin; mais elle ne le dit pas à Trotty ce soir-là.

Comme elle allait descendre, Trotty la rappela ; il voulait savoir lequel mourrait le premier, lui ou Jérusalem, ou Nat?

« J'aime à croire que ce ne sera pas mon petit garçon, pourvu qu'il soit sage. Allons, Trotty! dors à présent. Il est tard! »

Et quand maman fut au bas de l'escalier :

« Maman! » cria Trotty.

Et, toute fatiguée qu'elle était, elle remonta lentement.

Mais c'était en dormant. Son sommeil était agité. Il avait la fièvre. Ce n'est pas impunément qu'on mange trop de croquets.

« Oh! répétait grand'maman, par intervalles, dans la soirée, une livre de croquets! Il mourra certainement avant demain matin.

— Heureusement, lui répondit la mère de Trotty, qu'ils étaient deux, et que Nat, qui est gourmand, aura bien mangé sa bonne part. Cela ne fait qu'à chacun une demi-livre ; ils en seront quittes, Nat et lui, pour une grosse indigestion. La mère de Nat est venue me dire que son fils était bien malade aussi.

— Ah! que les enfants sont peu sages, et qu'il est difficile d'être tranquille avec eux! » dit la pauvre grand'maman, en essuyant deux grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Trotty eut une indigestion. Nat aussi. Ils ont été plus d'un an sans pouvoir regarder les croquets. Les meilleurs leur faisaient horreur.

CHAPITRE III.

LE DOCTEUR TROTTY.

« Je suis bien sûr que je ne l'aimerai pas, » dit Trotty positivement.

Il voulait parler de Lili. C'était la petite fille de tante Matthieu.

Tante Matthieu, Geneviève et la bonne de Lili, et les malles de Lili, et la voiture de Lili, et Mlle Lili en personne étaient venues faire une visite chez la maman de Trotty. Les nouvelles venues étaient montées dans leur chambre pour se débarrasser de leurs vêtements de voyage, et Trotty, d'un air soucieux, avait sauté à cloche-pied par derrière. Il lui semblait qu'on faisait beaucoup de bruit pour ce petit paquet rose que la femme rousse tenait sur ses genoux. On l'embrassait, on le regardait, on lui touchait le menton, on disait : « Comme elle a grandi! Comme elle ressemble à son papa! Qu'elle est mignonne! Et voyez-la donc rire! » Trotty se demandait si l'on s'inquiéterait autant de lui, supposé que ce fût lui ce petit paquet.

« J'ai quatre ans et je vais sur cinq, » dit-il, sentant qu'on l'avait assez longtemps négligé.

Mais personne ne l'écoutait.

« J'ai quatre ans, j'ai un petit chariot et des bottes de caoutchouc, continua-t-il sévèrement. On me donne trois crêpes à déjeuner, et je soupe à table avec les autres. »

Mais personne ne fit attention à lui pour cela. Alors Trotty se glissa derrière tante Matthieu et lui tira tout doucement les cheveux.

« Oh! voilà Trotty! s'écria tout le monde à la fois, laissez approcher Trotty; il n'a jamais vu de bébé assez près pour le toucher. »

Et l'on fit place, et Trotty examina le petit paquet rose avec attention. C'était un paquet très rose. Son manteau de flanelle était rose, sa veste rose, ses petits chaussons roses, ses rubans roses, ses mains roses, sa figure très rose. Il avait deux grands yeux noirs, un drôle de petit nez tout rond, si peu de cheveux qu'il ne valait pas la peine d'en parler, et pas de dents du tout, qu'on en parle oui ou non. Ce petit paquet regarda Trotty un moment d'un air douteux, puis lui fit une grimace, et une autre, et encore une autre, se rida, se tourna, se tordit, rougit, bleuit, ouvrit la bouche grande et lui cria au nez; puis, serrant son petit poing rose, lui en administra un coup au beau milieu de la figure.

« Tu lui fais peur à la mignonne! dit tante Matthieu.

— Ce n'est pas étonnant, dit Lill; tu as été au pot de

raisiné, au pot de coings, au sucrier et au baril de pommes depuis qu'on ne t'a lavé la figure, sans compter les marques de crayon rouge sur ton cou, et les noires à ton nez. Tu as aussi été visiter ma boîte à couleurs; je le vois à cette raie de gomme-gutte que tu as au front, et au vert qui tache tes cheveux.

— Non, non, répétait Trotty, s'en allant vers la cuvette, Lili ne me plaît pas du tout : si le bon Dieu ne peut pas me trouver un plus joli bébé que ça pour moi quand je serai homme, il n'a pas besoin de m'en chercher un. »

Mais, un peu plus tard, le bébé avait fait un somme et était de meilleure humeur. Trotty était propre et ne lui faisait plus peur, et ils firent connaissance. Trotty s'assit sur un tabouret et regarda le bébé; le bébé était assis par terre et regardait Trotty.

« Elle me fait des grimaces, se disait Trotty, elle met ses souliers dans sa bouche, elle mange ses doigts. Elle est faite en caoutchouc, je pense; mais je l'ai pincée un peu pour voir, et cela l'a fait crier. Elle tiendrait tout juste dans mon chariot, et quand elle crie, pourquoi ne lui emplit-on pas la bouche avec de la bouillie? Ça irait tout seul. Quand j'en aurai, j'essayerai, va, tu verras! »

Au bout de quelques jours, Trotty et la petite étaient les meilleurs amis du monde. Il l'avait mise dans son chariot et lui avait aussi rempli la bouche avec de la farine. Ç'a-

vait été tout seul pour mettre la farine dans sa bouche, mais pour l'ôter ça n'avait pas été tout seul du tout. Personne ne sut jamais toutes les expériences qu'il fit sur ce bébé. On savait qu'il lui faisait manger la moitié de ses pommes crues, qu'il la bourrait de gâteaux tout chauds, et qu'elle avait crié deux heures durant parce qu'il lui avait fait avaler du verjus confit; on savait encore qu'il lui avait lié les pieds avec son cache-nez, qu'il avait fait à l'encre une petite image sur chacun de ses dix ongles, et que, quand on la déshabillait le soir, on la trouvait toute pleine de sous et de billes qu'il avait glissés dans son cou. Une fois que la bonne ne faisait pas attention, il avait réussi à la soulever, à la mettre dans la baignoire et à tourner le robinet sur elle. Mais aucun mal sérieux n'était arrivé à l'enfant. Trotty avait promis de ne plus lui donner de verjus confit; il était très doux avec elle, ne la tourmentait pas, ne la faisait pas pleurer, de sorte qu'en les surveillant un peu, on les laissait s'amuser ensemble. Un jour, on fit une excursion à l'étang de Pampe. Tout le monde y alla : tante Matthieu, Geneviève, Lill, maman et Max. Grand'maman faisait des visites ce jour-là. Trotty dit tout bas qu'il voudrait bien y aller aussi; mais il n'y avait pas de place pour lui. Sa mère lui donna un baiser, et Max un sou. Comme si des baisers et des sous pouvaient compenser le plaisir d'une grande course d'une heure en voiture, à travers les

sapins remplis d'écureuils, le long du lac où l'on voyait filer des voiles blanches!

Cependant ils s'en allèrent tous joyeusement et le laissèrent!

Pendant une minute, Trotty ne bougea pas ; il les suivit des yeux avec une figure toute rouge, mais il ne pleura pas. Non, non, petits garçons, il ne pleura pas du tout, et je crois que cela valait beaucoup mieux, car toutes les larmes du monde n'auraient pas non plus remplacé la petite course en voiture.

Trotty se retourna lentement et rentra. Betsie était à la cuisine, le bébé et Katheline — c'était le joli nom de la femme rousse, et c'était une jolie femme aussi — étaient en haut, dans la chambre des enfants. Trotty entra, traînant les pieds d'une façon désolée ; il s'assit dans un coin sur Jérusalem ; et, pendant cinq minutes, il refusa d'être consolé. Ensuite le bébé se traîna jusqu'à lui ; elle attrapa la plus longue boucle de ses cheveux par derrière, lui tira les doigts, les cordons de ses souliers ; elle lui roucoula, lui toussa, lui rit, et, cinq minutes après, Trotty l'avait mise dans une corbeille trop étroite et la poussait sous le lit aussi vigoureusement, aussi joyeusement que si jamais de sa vie il n'avait entendu parler de course à l'étang.

Un moment après, l'épicier arriva avec sa voiture dans

la cour. Katheline avait besoin d'amidon, il lui fallut descendre.

« Trotty, dit-elle en posant son ouvrage, je vais m'absenter un moment. Soyez bien gentil, faites attention qu'il n'arrive rien à la petite jusqu'à ce que je revienne. »

Katheline prit une robe d'indienne dans l'armoire, la jeta sur son bras, après avoir noué un ruban bleu dans ses cheveux, et descendit en chantant.

Trotty ne tarda pas à se fatiguer de pousser la petite sous le lit.

« Oh! je sais bien ce qu'il faut faire, dit-il, jouons à docteur Trotty. Reste ici dans la corbeille jusqu'à ce que je sois prêt, et puis tu seras malade et je viendrai te voir. »

La petite, qui ne pouvait pas très bien dire le contraire, resta dans la corbeille, et Trotty s'en alla pour se changer en docteur. D'abord il monta au grenier. Il savait qu'il y avait quelque part une robe de chambre pliée dans une malle bleue; par la jointure de la porte, il avait vu sa mère y mettre du camphre quand on nettoyait la maison. Elle avait appartenu à son père, cette robe de chambre moelleuse et chaude, et Trotty ne croyait pas que ce fût une raison de ne pas s'en servir pour jouer au docteur. Bien sûr son cher papa le lui aurait permis. Je crois même que Trotty avait dans l'idée que son père avait évité de l'user,

tout exprès pour que son petit garçon pût l'avoir cette après-midi. Il la tira donc de la malle bleue, l'accrochant, en passant, à la serrure et y faisant trois grandes déchirures; puis, il se fourra dedans. Elle traînait derrière lui de plus d'un mètre sur le plancher poudreux, et il fut tout le reste de l'après-midi à chercher ses bras qu'il y perdait à chaque instant. Il parvint cependant à descendre l'escalier très lentement, une marche à la fois, et le voilà devant l'armoire à médecine, quoiqu'on lui eût souvent défendu d'ouvrir les armoires et de toucher à des objets dont il ne connaissait pas l'usage.

Oh! cette armoire à médecine! Quels souvenirs de rhumes, de rougeoles, de pommes vertes, de tartelettes, elle rappelait! Trotty regardait avec de grands yeux. Que ce serait amusant, pensait-il, de mettre toutes ces bouteilles dans un grand panier qu'il connaissait et de sauter dessus avec ses bottes de cuir! Il mit cette bonne idée de côté pour plus tard; il monta sur les tiroirs et prit la boîte de médecine homéopathique qui était sur la dernière planche. C'était une petite boîte proprette, souvent de service, pleine de toutes petites bouteilles. Elles étaient presque entièrement vides, sauf deux, l'une desquelles contenait de la poudre blanche et l'autre de la liqueur de couleur foncée. Trotty porta la boîte sur le buffet de la salle à manger, s'empara de la grande cruche d'argent, emplit d'eau toutes

ces bouteilles et les boucha soigneusement. Après cela il mit les bottes de caoutchouc de son frère Max; elles lui montaient presque jusqu'au cou. Ensuite il mit le chapeau de soie de Max, et ce chapeau lui tombait sur les épaules, presque sur le haut des bottes. Après quoi, il prit la boîte sous son bras et s'achemina vers la chambre des enfants. Il s'arrêta un moment et regarda la boîte. Il se demandait ce que dirait sa mère lorsqu'elle reviendrait. C'était toujours la conscience qui, même chez les petits Trotty, ne dort jamais complètement.

Mais en montant il n'y pensa plus. Quel temps il lui fallut pour grimper l'escalier! D'abord il marcha sur la robe du pied gauche; il tomba à plat et se cogna le nez; ensuite, il marcha dessus avec les deux pieds, trébucha et tomba assis. Puis ce fut le tour du chapeau de Max qui lui retomba sur la figure. Oh! qu'il faisait noir dans ce chapeau! Trotty le releva, le chapeau retomba encore; il le repoussa, le chapeau retombait toujours. Après cela, les longues manches de la robe se replièrent sur ses mains, que Trotty ne pouvait plus retrouver, tandis qu'il les cherchait, voilà encore ce malheureux chapeau qui refait des siennes. Ensuite ce fut la boîte à médecine; toutes les bouteilles roulèrent à terre et, quand il se baissa pour les ramasser, de nouveau le chapeau s'abattit sur ses épaules! Trotty essaya alors de grimper à quatre pattes; mais ses bottes tom-

bèrent derrière lui et sautèrent de marche en marche. Trotty s'assit en désespoir de cause ; il les regardait bondir jusqu'en bas, quand il se trouva tout à coup dans l'obscurité. Toujours le chapeau !

Cependant, avec une patience digne d'une meilleure cause, il parvint à atteindre la porte de la chambre des enfants. La petite était toujours couchée dans son panier, et elle ne semblait pas s'y amuser du tout ; sa figure était toute froncée et toute rouge, et elle criait ferme.

« Bonjour, Madame, dit le docteur Trotty. Je suis fâché de vous trouver malade. Dis : Comment ça va, monsieur le docteur Trotty ? Montre-moi ta langue. »

Le conseil n'était pas du tout nécessaire, car la bouche ouverte de la petite permettait de voir, non seulement sa langue, mais presque jusqu'au fond de son gosier. Trotty l'ôta de la corbeille et mit gravement dans sa bouche une des cuillères d'étain du ménage de Lili. Il ne savait pas du tout à quoi bon faire cela, comme vous pensez, mais il avait vu le docteur Brionin se servir d'une cuillère quand Max avait eu mal à la gorge, et il supposait que c'était ainsi que faisaient toujours les médecins. La petite ne trouva pas bon le goût de la cuillère, elle cracha, se débattit et cria plus fort que jamais.

« Votre langue est très sérieuse, Madame, dit le docteur Trotty très sérieux aussi ; et votre *poulpe,* Madame, est ter-



OH! LE PAUVRE BÉBÉ ! LE PAUVRE BÉBÉ!

rible. Vous allez être un bon petit garçon et prendre cette médecine, non, je veux dire une bonne petite fille, et vous ne renverserez pas le verre d'un coup de pied, comme moi, l'autre jour, quand on voulait me faire partir de la boîte à sardines; et tu seras tout de suite guérie, tu verras, et tu auras du bonbon. »

Il remplit la cuillère de l'eau d'une des bouteilles et donna une dose au bébé.

Rien de plus facile, vous comprenez; elle avait la bouche si grande ouverte qu'il n'y avait qu'à incliner un peu la cuillère, et elle criait si bien qu'il lui fallait à toute force avaler ou s'étrangler. Trotty trouvait cela très amusant. Mais il se fatigua de la faire boire à la cuillère, car elle ne pleurait plus et ce n'était plus drôle.

« Je crois qu'il vous faudra prendre toute la bouteille, dit-il, sans ça vous *mourirez;* et quand je renverse la bouteille dans ta bouche, ça va plus vite, ça roule tout seul! Tiens, tu vas voir! »

Comme il parlait, le chapeau tomba sur ses épaules. Sans y voir, il prit une des bouteilles et la renversa dans le gosier du bébé. Il l'entendit faire un effort pour prendre haleine et crier. Et quand il ôta le chapeau... Oh! le pauvre bébé! le pauvre bébé! Ce n'était pas la bouteille d'eau qu'il lui avait donnée, c'était la bouteille — presque vide à présent — de médecine jaune. Sur cette bouteille jaune,

il y avait une étiquette jaune, où était écrit en grandes lettres noires un mot bien distinct : « Aconit. » Mais Trotty ne pouvait pas le lire, et s'il avait lu, il n'aurait pas compris pour cela le mal qu'il venait de faire.

Katheline était en train de causer avec l'épicier, quand la porte de la cuisine s'ouvrit doucement et une très petite figure toute pâle sous un très grand chapeau se montra.

« Venez chercher la petite, dit Trotty d'une voix tremblante, elle crie et se tortille sur le tapis. Nous jouions à docteur Trotty et...

— Bonté divine! »

Katheline courut en haut trois marches à la fois ; sa figure était aussi pâle que celle du petit docteur quand elle arriva auprès de l'enfant.

La calèche de Mme Tyrol entra dans la cour au moment même où le garçon épicier en sortait. Par la fenêtre ouverte on entendait les cris du bébé et les sanglots de Katheline. Maman et tante Matthieu furent en haut en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Katheline se tordait les mains. Trotty, avec son éteignoir de chapeau, était assis derrière le lit, et le bébé se tordait sur le plancher.

« Empoisonné, empoisonné, cria-t-on par la maison, le bébé est empoisonné! »

Puis on entendit le galop du cheval de Max qui allait

chercher le docteur Brionin; puis le galop du cheval du docteur Brionin qui accourait vers la maison; des cris, des sanglots, des ordres prompts, des pas pressés qui allaient et venaient. Ensuite il se fit du silence; le docteur descendit lentement l'escalier et s'éloigna plus gravement que de coutume. On chercha le pauvre petit docteur Trotty dans toute la maison. A la fin, sa mère vit dans un coin un drôle de corps, tout chapeau et bottes, la face tournée contre le mur.

« Trotty! » dit-elle.

Il ne répondit pas.

« Trotty, le bébé... »

Trotty se jeta sur les genoux de sa mère, chapeau et bottes et tout, et enfonça sa tête sous son bras.

« Je ne voulais pas lui faire du mal! Oh! je ne voulais pas lui faire du mal! J'étais docteur Trotty, et la boîte *homéoapique* s'est renversée et le vieux chapeau est tombé, et elle a été malade tout de suite, et...

— Allons, Trotty! pour cette fois console-toi, la petite va aller mieux. Le docteur Brionin lui a donné de la médecine et il pense que le bon Dieu va la guérir. Mets tes deux mains dans celles de maman, et nous nous mettrons à genoux pour demander pardon au bon Dieu de ta désobéissance et le remercier de ce qu'il a empêché qu'elle ne causât un plus grand malheur. »

Ce qui fut fait. Trotty ne comprit peut-être pas très bien les mots que sa mère lui fit dire après elle ; n'importe, son cœur s'y associait tout entier, et c'était l'essentiel. Mais c'est égal, c'est bien dangereux les docteurs Trotty... Je ne souhaite à personne d'être soigné par eux.

CHAPITRE IV.

L'ÉCOLE DE MADEMOISELLE POTIRON.

« Maman, Lill a mal à la tête dans son front, et Betsie fait des meringues, et elle dit que je mets toujours mes doigts dedans, et Jérusalem est tombé dans le pot de lait, et il est un peu noyé, et je n'ai rien à faire, maman.

— Eh bien, apporte ton livre de bois et joue un moment avec sur le plancher, à côté de moi. »

Le livre de bois était une boîte, comme la vôtre, je présume, pleine de carrés de bois rouges et jaunes sur lesquels l'alphabet était peint en grandes lettres noires. Trotty, avec ses carrés, faisait des chemins de fer, des wagons, des stations, des églises, des moulins, des géants, des tombeaux, des murs, des briques, des granges, des bébés, des députés, de petits chats, mais il ne s'occupait guère des lettres.

« Cherche les lettres du mot *chat*, dit sa maman, essayant de trouver quelque chose de nouveau. Sais-tu quelles lettres tu dois prendre ?

— Que oui ! »

Il était bien sûr de savoir quelles lettres, parce que sa

maman les avait marquées, ne se le rappelait-il pas ? Elle les avait marquées au crayon la semaine passée, c'est-à-dire, pour Trotty, de longues années auparavant.

Il prit donc les quatre carrés marqués au crayon et les étudia attentivement.

Bientôt sa mère leva les yeux.

« ACHT ! Trotty, prononce un peu ce que tu as fait là. »

Trotty épela à grand'peine.

« Eh bien ! s'écria-t-il d'un air de triomphe, c'est comme cela que je fais quand j'éternue. »

Et pour le prouver, il éternua et épela tour à tour en riant de bon cœur. Mais sa maman voulait qu'il fût sérieux :

« Pour faire *chat* il faut ranger les lettres autrement. Cherche...

— C'est que... c'est que je ne sais pas, » dit-il d'un air embarrassé.

Il essaya de nouveau ; il ôtait et remettait ses carrés, il soupirait et gémissait, ridait son front rose, fronçait ses lèvres rouges, enfonçait son doigt potelé dans sa fossette et soupirait encore d'un air studieux. Au bout de quelques minutes, sa mère regarda de nouveau les carrés.

« Cela ne vaut pas mieux, dit-elle, ACTH ; ça ne peut se lire *chat*.

— Ce sont pourtant les lettres que tu as marquées, » dit Trotty qui n'y comprenait rien.

Sa maman monta chercher de l'ouvrage, et quand elle revint, ayant été absente environ cinq minutes, elle trouva le petit étudiant endormi au soleil avec les carrés rouges et jaunes, soigneusement arrangés sur ses genoux : TACH.

Elle le prit, lui et ses carrés, et le posa, pour qu'il finît son somme, sur le sofa où tout le monde ne pouvait marcher sur lui, et elle alla causer avec sa grand'maman.

« Je crains que Trotty ne devienne un petit âne, si je le garde auprès de moi ; j'ai trop à faire pour lui donner des leçons. Si nous l'envoyions à l'école de Mlle Potiron?

La grand'maman (les grand'mamans, à force d'aimer leurs petits-enfants, ne sont pas toujours très raisonnables) soupira à l'idée de n'avoir plus, toute la journée, autour de son fauteuil, M. Trotty, qui tantôt lui brisait les oreilles en jouant de la trompette, et tantôt brouillait toutes ses pelotes en jouant avec elles comme un petit chat.

Cependant elle dit à sa fille :

« Tu as peut-être raison. Il est temps qu'il commence à travailler. Essayons de l'envoyer à l'école. »

C'est pourquoi, un beau matin que Trotty, tout en déjeunant, se demandait comment il pourrait attraper dans la corbeille à ouvrage de sa grand'mère une certaine bobine de soie bleue pour faire des fils télégraphiques, il fut tout étonné d'apprendre qu'il allait passer chez Nat à neuf heures et qu'il irait ensuite à l'école, où il resterait pendant

deux heures. Et qu'il en serait ainsi, non pas ce matin-là seulement, mais, à l'avenir, tous les matins.

« Pendant un trimestre, » dit, Lill, cédant à un mauvais petit sentiment de triomphe.

Car Lill avait toujours trouvé dur d'aller à l'école, tandis que Trotty restait à jouer dans la maison.

« Mais moi, ajouta-t-elle, je vais à l'école d'un grand bon maître très savant, et Mlle Potiron n'est qu'une laide vieille fille.

— Qu'est-ce que c'est que ça, une vieille fille? dit Trotty.

— C'est une bonne femme bien douce, bien aimable, qui ne s'est pas mariée.

— Tant mieux! fit Trotty soulagé; je ne savais pas si c'était quelque chose qui mord. »

Un peu avant neuf heures, donc, on avait lavé, frisé, embrassé Trotty. Il était parti, le petit doigt de Lill serré dans une de ses mains; de l'autre il tenait sa boîte de carrés embrassée contre sa poitrine. Il passa sans regret devant la corbeille où était la soie bleue, car il croyait qu'il allait s'amuser à l'école autant qu'à faire des télégraphes chez ses parents. Lill venait de refermer la porte du jardin, quand il dit qu'il lui fallait retourner à la maison.

« Pourquoi faire? demanda Lill.

— Oh bien! peut-être que je veux boire, ou peut-être

que je n'ai pas donné un baiser à grand'maman, tu sais !

— Non, non, tu n'as besoin de rien ! Viens, je suis pressée ! »

Mais Trotty avait secoué le petit doigt de Lill et s'était sauvé. Il ne fut pas longtemps et revint les deux mains enfoncées dans ses poches. En trottinant, quelque chose se montra et sortit un peu du bord de cette poche. C'était un des pieds de Jérusalem.

Mais personne que moi ne le vit.

Le chemin de Lill changeait à la maison de Nat. Trotty la regarda s'éloigner avec un petit serrement de cœur. Il commençait à désirer d'aller avec elle.

« Qu'est-ce qu'on fait à l'école ? dit-il à Nat, comme ils couraient ensemble.

— Oh ! on a la récréation ; on joue au loup, et puis, si on donne des coups de pied dans les jambes des autres garçons, on est mis au pain sec. Une fois j'en ai donné un dans le genou de Jean Barbier. On m'a bien puni.

— Et, dit Trotty, quand on donne des coups de pied ailleurs que dans les jambes, est-ce qu'on vous met aussi au pain sec ?

— Tout de même, reprit Nat, mais comme ça fait moins de mal, on ne crie pas toujours, et alors M[lle] Potiron ne s'en aperçoit pas.

— Moi, dit Trotty, je ne donnerai jamais de coups de

pied qu'ailleurs. Si on ne fait que ça à l'école, ça n'est pas trop ennuyeux. Dis, Nat?

— Oh! non. On vous fait aussi épeler. Je sais épeler *chat*; et toi?

— Presque, dit Trotty un peu honteux de son ignorance.

— Je crois que tu ne sais pas grand'chose, dit Nat d'un ton important. Moi, je peux épeler *chat*. J'ai aussi épelé *minette* presque sans faute l'autre jour. Je saurais bien épeler *rhinocéros* : *r*, *i*, ri ; *n*, *o*, *s*, rinos ; *c*, *é*, rinoscé ; *r*, *o*, *s*, ros ; *s*, *e*, se ; — rinocérosse !

— Je crois que j'épellerai bien papa, dit Trotty : *P*, *a*, *r*... »

Il resta là et toussa d'un air pensif.

« Mais, reprit-il, mon pauvre papa est mort et son portrait est au salon, dans un beau cadre d'or. On dit que je lui ressemblerai quand je serai grand. »

Ils étaient maintenant devant l'école. Mlle Potiron tenait sa classe dans une des chambres du rez-de-chaussée d'un vieil hôtel vide. La maison n'avait pas une apparence bien attrayante. Les fenêtres étaient bouchées avec des planches, et les contrevents n'existaient plus ; mais la salle d'étude était fort agréable. Il y avait à peu près une douzaine de petits enfants assis à de petits pupitres, avec de petits livres devant eux. La fenêtre était ouverte, et un air de

printemps soufflait doucement. Autour de l'estrade de Mlle Potiron, grimpait un lierre. Mlle Potiron était une dame très petite et pas très jeune, à la figure douce ; elle avait des cheveux gris et portait une robe noire.

Nat poussa la porte et tira Trotty par la manche de sa veste.

« Il vient à l'école, je l'ai amené. Il ne sait pas grand'-chose. Il ne saurait pas épeler *chat*. Moi je peux bien épeler *chat* : *c*, *h*, *a*, *t* ; chat! »

Le pauvre Trotty, ainsi introduit, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et se tint immobile au milieu de la salle.

« C'est bien, Nat, dit la maîtresse, va à ta place. Bonjour, Trotty! Je suis bien aise de te voir!

— Bonjour, mademoiselle Potiron, dit Trotty très haut.

— Viens par ici, voilà une place pour toi. »

Trotty s'assit.

Les enfants avaient leurs petits pupitres à eux dans l'école de Mlle Potiron. Max y avait déjà transporté un brin de table et une toute petite chaise à bascule pour Trotty. Le dessus de la table se levait comme le couvercle d'un pupitre. Elle était placée dans un coin où tombait joyeusement un chaud rayon de soleil.

Mlle Potiron dit à Trotty de mettre ses carrés sur la table,



IL NE SAIT PAS GRAND'CHOSE.

puis elle lui donna un abécédaire avec des images ; elle lui fit lire ses lettres, lui montra comment les placer pour faire le mot *chat*, et s'en alla, le laissant étudier tout seul. Or Trotty ne savait pas plus que Jérusalem comment s'y prendre pour étudier. Il lui sembla que c'était bien long de rester assis deux heures devant sa petite table, dans sa petite chaise, avec un rayon de soleil dansant sur sa tête, et il commença à regarder autour de lui pour découvrir quelque chose de plus amusant à faire. Les images des livres paraissaient intéressantes ; il commença à les feuilleter très vite. Bientôt il en vit une très drôle où il y avait un singe qui se sauvait avec le chapeau d'un vieux monsieur, et voilà Trotty qui éclate de rire.

« Hi, hi, hi, hi! »

Ce drôle de petit rire!

« Trotty! fit Mlle Potiron, se mordant les lèvres pour ne pas rire aussi.

— Il y a... hi, hi, hi! un garçon... hi, hi, hi! qui se tient sur sa tête, » fit Trotty.

Et les pieds de Jérusalem qui passaient au bord de la poche de Trotty étaient secoués par les éclats de rire du petit garçon.

Au bout d'un moment, Nat vit les pieds et se mit à rire aussi ; Trotty vit Nat rire et il rit de plus belle. Ensuite Nat attrapa un des pieds et essaya de le tirer à lui. Trotty

tira de son côté, et entre eux deux le pauvre Jérusalem risquait d'être partagé par la moitié.

« Trotty, dit la maîtresse qui s'apercevait de quelque chose, es-tu bientôt prêt à apprendre un autre mot ? »

Trotty ouvrit gravement son livre ; il plaça Jérusalem devant, et quand les enfants levèrent les yeux, ils virent que Jérusalem et Trotty étudiaient ensemble.

Ensuite Jérusalem tomba sur le plancher, et Trotty le ramassa. La poupée glissa, et il la rattrapa avec son crayon ; elle retomba encore, et il la repiqua avec le couteau de Nat. On n'étudie guère au milieu de tant d'agitation, et le pauvre Jérusalem ne faisait rien du tout.

Un peu plus tard, Trotty trouva que ce serait amusant de le débarbouiller avec l'encre de Nat. Il le lava donc à l'aide de son petit mouchoir blanc, et fut surpris de voir que ce petit mouchoir devenait tout noir. Il y avait aussi partout de petites flaques dans lesquelles il mettait toujours ses coudes et qui laissaient leurs traces sur sa veste. Une petite fille dont les cheveux blonds étaient presque blancs, était assise de l'autre côté de la table : quand Trotty eut assez lavé Jérusalem, il pensa que cette petite fille serait plus jolie si on lui versait le reste de l'encre sur le haut de la tête, afin que ses cheveux devinssent noirs. Peut-être aussi pousseraient-ils un peu rayés comme les poils des petits chats gris et blancs? Mais la petite fille? Ça lui plai-

rait-il ? Il se pencha vers elle pour le lui demander, l'encrier à la main tout prêt à essayer l'expérience, quand Mlle Potiron le regarda en secouant la tête. Trotty aurait bien voulu qu'elle regardât d'un autre côté. Après cela, Nat lui donna un trognon de pomme à ronger, et Trotty le grignota longtemps, donnant de temps en temps, d'une mine grave, de petites bouchées à Jérusalem. Trotty mettait les bouchées tout entières dans un trou pratiqué au haut de la tête et les enfonçait avec un couteau de bois qu'il avait trouvé dans sa poche ; c'était la manière de manger de Jérusalem.

Cela amusa tellement la petite fille à cheveux blancs qu'elle se mit à rire tout haut, en se retournant à chaque instant. Mlle Potiron lui donna un petit coup de règle sur les mains. C'étaient de délicates petites mains blanches, et l'enfant pleura. Trotty en fut si fâché qu'il remit Jérusalem dans sa poche, posa sa tête sur la table au soleil et resta tranquille, si tranquille que tout le monde l'oublia ; et, quand la classe qui en était à l'alphabet fut appelée, Mlle Potiron le trouva endormi, avec ses joues dans ses mains et ses boucles sur les yeux.

« C'est dommage de l'éveiller, dit-elle, mais cependant il le faut Allons, Trotty ! viens dire ta leçon ! »

Trotty enfonça ses deux poings dans ses yeux, clignota, bâilla, toussa et alla en chancelant au milieu de la chambre. Trotty se rappela que Jérusalem devait aussi avoir sa

leçon ; il le tira de sa poche et le mit dans sa ceinture, d'où Jérusalem pouvait voir tout ce qui se passait.

Il y avait à côté de Trotty un petit garçon revêtu d'un tablier de cotonnade très large ; le tablier, deux fois trop grand pour le cou du petit garçon, était ouvert, tout raide et faisait poche par derrière, de sorte qu'on pouvait mettre sa main dedans, jusqu'à la ceinture. Or, pendant que ce petit garçon récitait sa leçon, Trotty eut une idée : Jérusalem ne s'était pas bien conduit quand il était avec Trotty ; il s'était mal tenu, il gardait sa tête penchée et ne faisait pas du tout attention à la leçon. Et Trotty pensa que ce serait une bonne place pour mettre Jérusalem en pénitence, que le sac, la poche, formée par ce tablier empesé. Il se mit donc à y pousser le poupon par la tête, lentement, doucement ; le petit garçon n'y fit pas attention. Trotty l'enfonça un peu plus. Le petit garçon se secoua légèrement. Trotty poussa encore ; le petit fit un soubresaut, Trotty n'en continua pas moins ; le petit garçon se sentait gêné dans le dos comme s'il était devenu tout à coup bossu.

« Épelle *rat,* Trotty, dit Mlle Potiron.

— *R,* dit Trotty, poussant toujours Jérusalem dans sa niche ; — *t,* en l'y faisant encore avancer ; — *a,* en donnant une dernière poussée.

Cette fois, Jérusalem était entré tout entier ; on ne voyait plus que le bout de ses pieds en haut du tablier. Le

petit garçon se mit, pour se débarrasser, à tirailler la poupée qui s'était accrochée quelque part en chemin, à un bouton, peut-être, et qui ne voulait absolument plus sortir.

« Jean ! dit Mlle Potiron, qu'as-tu donc à chercher comme cela dans ton dos ? Allons, reste tranquille !... Oh ! mais, je vois !... Trotty Tyrol ! Est-ce toi qui as fait cela ?

— Oui ! dit Trotty. Je voulais seulement mettre Jérusalem en pénitence. Je vais l'ôter à présent. Il est assez puni, car il fait tout noir là-dedans.

— Trotty ! dit Mlle Potiron, tu n'as pas été sage ce matin. Il faut que tu saches que les petits garçons ne viennent pas à l'école pour jouer. Va t'asseoir auprès de la porte sur ta chaise, jusqu'à ce que je t'appelle. »

Trotty obéit. Tous les enfants le regardaient. Il avait honte. Il commença à trouver que c'était un peu ennuyeux d'aller à l'école. Il s'était fait de cet endroit une idée toute différente, il se rappela la soie bleue à télégraphes, la maison et grand'maman ; il lui sembla qu'il y avait des années qu'il n'avait vu tous ses parents. Il essaya de causer avec Jérusalem, mais Jérusalem baissait la tête d'un air mortifié et ne voulait pas le consoler. Il sentit quelque chose d'humide à ses yeux, quelque chose qui l'étouffait à la gorge, et quelque chose roula sur ses deux joues et tomba sur la figure de Jérusalem. Il regarda Mlle Potiron du coin de l'œil, puis il regarda les enfants, ensuite il re-

garda la porte. Il était si tranquille, que personne ne faisait attention à lui. . . . .

. . . .

« Mais!... Mais!... Où donc est Trotty? » dit tout à coup Mlle Potiron.

Où était-il? La petite chaise était vide. La porte était grande ouverte. Quelque chose avait passé rapidement devant la fenêtre et avait disparu là-bas, au fond du chemin poudreux. Avec ses boucles ébouriffées, sans chapeau et Jérusalem sous le bras, c'était Trotty qui se sauvait à la maison aussi vite que possible.

Assise sous la véranda, grand'maman reprisait tranquillement des bas, quand la porte du jardin claqua, et Trotty parut.

« Voici Trotty! L'école n'est pas encore finie, Trotty! Il n'y a pas plus d'une heure que tu es parti!

— Oh! je ne sais pas! Ça m'est égal, dit Trotty d'un ton insouciant. Je n'aime pas l'école. Mlle Potiron m'a fait asseoir sur une chaise dans un coin. Je n'ai pas su épeler *rat*. Je me suis mis un peu d'encre partout. Jérusalem n'était pas sage non plus. A présent, si tu veux me donner ta soie bleue, je crois que j'aime mieux être un âne!

CHAPITRE V.

LE PETIT ANE CHANGÉ EN POULET.

« Il faudra qu'il retourne à l'école, disait maman ; cependant je peux lui permettre de rester à la maison avec Lill, pendant que nous serons chez la tante Matthieu. Lill sera moins seule. Et puis j'ai envie d'aller parler moi-même à Mlle Potiron, quand il retournera chez elle. Qu'en dis-tu, grand'maman? »

Grand'maman dit que c'était une bonne idée, et l'on arracha Trotty de son embrouillement de soie bleue, pour lui dire ce qu'on avait décidé. L'idée de retourner à l'école ne lui était jamais venue ; mais il avait une semaine de congé pendant l'absence de sa mère : une éternité pour lui. Il en télégraphia la nouvelle par-dessus le sopha de la salle à manger, et par dépêche expresse à tous les jeunes Américains écoliers.

Et quand il alla se coucher, il pria ainsi :

« O bon Dieu! j'aime mieux être un âne. Fais que les gens ne rient pas de moi. Bénis-moi et tous les petits ânes à jamais! Bénis aussi Max et ne le laisse pas attraper la fièvre scarlatine au collège. Fais que toute la ville se porte

bien et que Betsie nous donne des quantités de gâteaux pour Lill et pour moi tous les soirs, pendant que maman est chez la tante Matthieu! »

Maman partit le lendemain, et Betsie fit une quantité de petites crêpes pour le souper des enfants; de jolies crêpes, pas plus grandes qu'une pièce de cinq francs, aussi croquantes que des biscuits anglais, et, comme c'était un jour de lessive et de grande besogne, c'était bien aimable de la part de Betsie d'avoir fait des crêpes.

« Tu comprends, dit Lill le lendemain matin, je suis à la place de maman cette semaine. Il faudra que tu fasses tout ce que je te dirai, tu sais.

— Oh oui! dit Trotty en plongeant à pleines mains dans le sucrier.

— Quand maman reviendra, il faut que je puisse lui dire que tu as été sage et bien obéissant. Cela lui fera plaisir. Et tu sais que maman a besoin d'être tranquille. »

Après le déjeuner, Lill alla à la cuisine pour commander le dîner.

« Voyons, nous aurons... je crois que nous aurons du poulet aujourd'hui; Betsie, une fricassée!

— Je ne peux pas faire une fricassée avec mes fers sur le feu, » dit Betsie.

Elle ne parlait jamais plus respectueusement à Lill; en outre, ce jour-là, ses yeux étaient pleins de malice.

« Eh bien! nous aurons un rôti d'agneau et des patates.

— On mange ordinairement les agneaux avant qu'ils soient tous devenus brebis, dit Betsie; et il y a deux mois qu'il n'y a plus de patates.

— Oh! fit Lill qui se mit à réfléchir. Eh bien, nous pourrions avoir des saucisses, alors; ça cuit vite, des saucisses; et de la crème fouettée, donc!

— Les saucisses sont du poison, cette année; les bêtes qui les font ont une maladie, dit Betsie qui avait toujours une réplique toute prête. Ça nous empoisonnerait tous, avant que votre mère revienne. Je ne peux pas non plus faire de crème fouettée sans crème, et nous n'en avons pas aujourd'hui.

— Vraiment! Voyons! Qu'en pensez-vous, Betsie, aurons-nous...

— Du hachis, dit Betsie promptement. Ce qui reste du bœuf d'hier étant haché, sera assez pour vous deux. J'ai dit au boucher de ne pas venir avant demain.

— Et pour le dessert, à présent!... »

Lill, d'un air entendu, passait son doigt sur le rebord de la fenêtre pour voir s'il y avait de la poussière et attendait la réponse avec une certaine inquiétude. La réponse vint, calme et sans miséricorde.

« Du sagou.

— Avec une sauce, une bonne sauce au beurre et au sucre.

— Ce n'est pas un jour à faire des sauces. Vous aurez du lait et du sucre.

— Bon, dit Lill d'un air solennel. Je pense que ça ira comme ça. Du hachis et du sagou. Ça ira parfaitement, Betsie. S'il vous manque quelque chose, vous n'aurez qu'à me le dire. »

Or, s'il y avait deux choses au monde que Lill n'aurait pas été fâchée de ne jamais voir sur la table, c'était du hachis et du sagou sans sauce.

Elle ne comprit jamais bien si c'était elle ou Betsie qui avait commandé le dîner. Cette question l'embarrassa au point de lui faire oublier de commander le souper, et Betsie, la perverse Betsie, ouvrit un nouveau pot de marmelade, quoique Lill fût fatiguée d'en avoir déjà mangé toute la semaine.

« Je trouve que guider Betsie est pour moi une grande responsabilité, dit Lill à Gertrude, qui vint la voir dans l'après-midi.

— Je sais ce que c'est ! soupira Gertrude, j'ai passé par là quand maman est allée aux Chutes. Oui ! j'ai passé par là avec Jeannette. »

Mais, si Betsie était une responsabilité, Trotty était un vrai cauchemar. Le premier jour, il renversa deux encriers dans un seau de lait : il colla des gravures du *Magasin pittoresque* sur le joli papier du salon, jeta un sac de bleu

dans le puits, se mouilla les pieds sept fois au point d'être forcé de changer de bottines, et faillit avaler un clou qu'on put heureusement lui retirer du gosier avant qu'il l'étranglât.

Le deuxième jour il se sauva au village, et joua pendant quatre heures, avec un petit garçon qui faisait de magnifiques pâtés de boue, si bien qu'il revint avec une blouse qui, de bleue, était devenue noire.

Le troisième jour il plut.

« Voyons, Trotty, dit Lill, dès que les premières gouttes tombèrent sur les vitres, qu'est-ce que cela te coûterait de ne pas m'ennuyer comme tu fais toute la journée? N'aimerais-tu pas autant me laisser un peu tranquille?

— Oh oui! fit Trotty, tout autant!

— Eh bien, je t'en prie, sois sage, parce que Gertrude et Prudence Gervais vont venir prendre le thé avec moi, ce soir; maman a dit que je pouvais les inviter, et j'aurai tant à faire! Et toutes les fois qu'il pleut, tu sais, tu deviens insupportable.

— Je vais jouer au lion, dit Trotty : les lions *mugissent*. Va sous la table, je te montrerai comment. »

Mais Lill avait une lettre à écrire. Alors Trotty harnacha une chaise avec deux cache-nez et une jarretière et il promit d'être tranquille. Lill écrivit en silence pendant trois minutes. Trotty conduisait sa chaise à Clapham et il

revenait à la maison. Il marcha d'abord sur la pointe du pied, mais ayant découvert que ses bottines craquaient, il chanta l'air de « Marlborough » en l'adaptant au bruit de ses bottines. Ensuite il fit tomber la pelle et se pinça les doigts avec les pincettes. Après il se glissa sous la table et essaya de la soulever avec sa tête ; les tasses et les soucoupes du déjeuner n'ayant pas été enlevées, cela ajoutait de l'intérêt à la chose. Tomberaient-elles ? ne tomberaient-elles pas ? Enfin, il commença tout doucement :

« Lill ! »

Lill ne répondit pas.

« Dis donc, Lill ! »

Lill écrivait aussi vite qu'elle pouvait.

« Lill, je sais épeler *chariot* : *c*, *h*, *a*, cha ; *r*, *i*, *o*, chariot. »

Lill barra ses *t*.

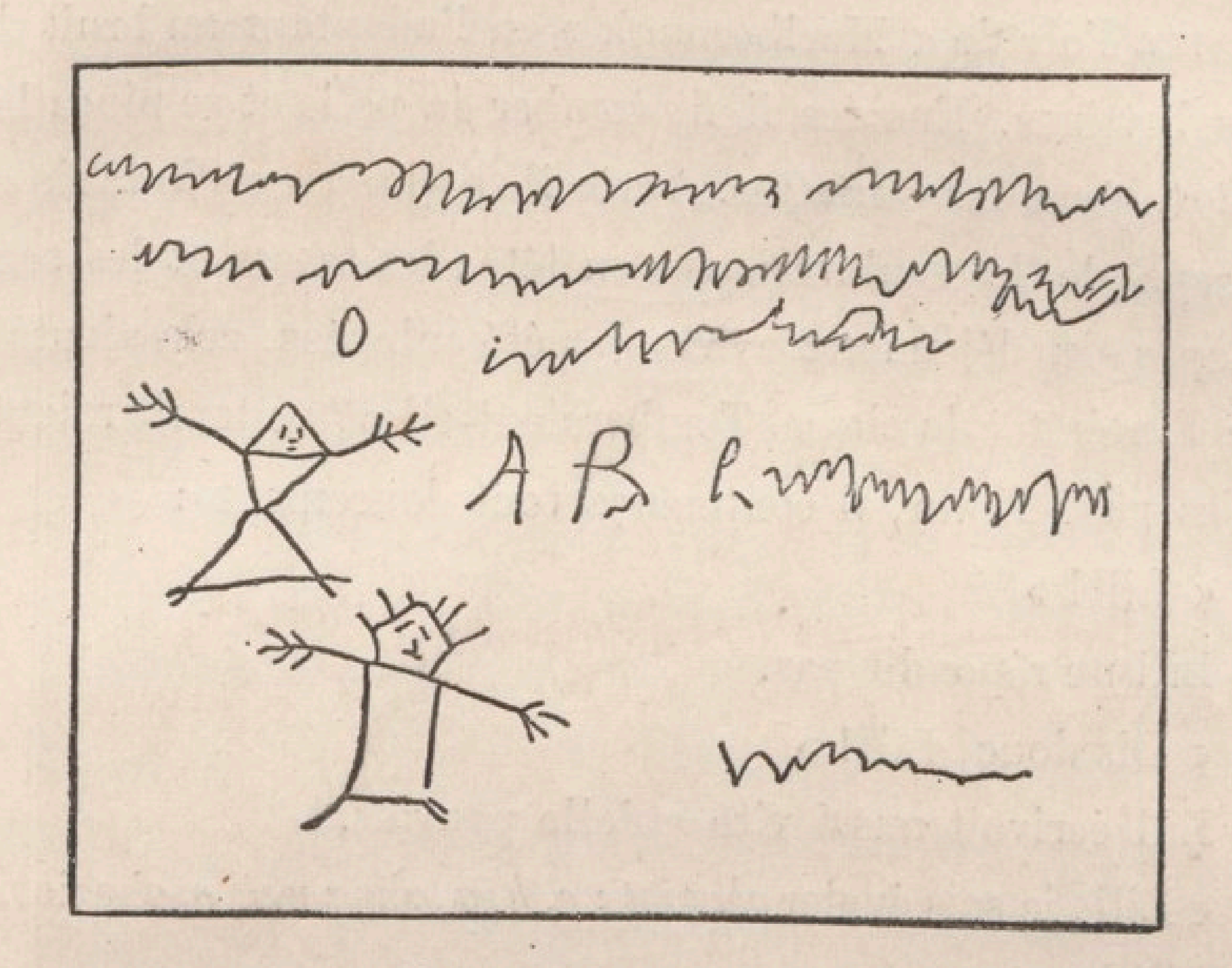
« Tu pourrais bien au moins me dire où vont les petits poulets jaunes quand ils meurent. Lill, demain il faudra que tu m'achètes trois bâtons de sucre d'orge.

— Oh ! mais Trotty ! tais-toi. Voilà que je mets tes sucres d'orge dans ma lettre.

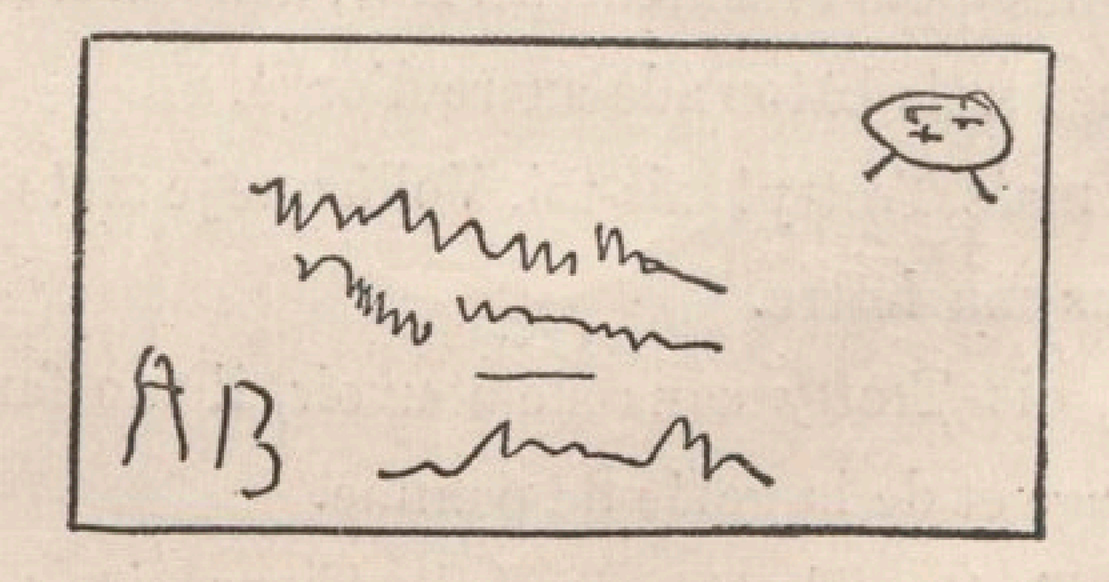
— Oui, dit Trotty sans s'émouvoir, il me faudra trois sucres d'orge et de la gelée de pomme.

— Oh ! Trotty, Trotty, fit Lill. Tiens, écris aussi une lettre à maman ; cela te fera tenir tranquille un moment. »

Et Trotty, bien content, écrivit une lettre à sa mère. Voici une copie de la lettre ouverte :



Et voici une copie de la lettre fermée :



Et en voici la traduction telle qu'il la lut tout haut à Lill :

« Chère maman,

« Voici une lettre de moi, avec un portrait de moi et de Nita. Tu sais bien que j'avais envie de verser un encrier sur ses cheveux à l'école. Ses cheveux sont si blancs ! Et il pleut aujourd'hui, de sorte que je ne savais pas quoi faire, alors j'ai fait les portraits de moi et de Nita. Et je ne me suis pas mouillé les pieds huit fois, seulement sept fois. Et Betsie dit que je suis venu dans une corbeille à linge, et moi je croyais que le bon Dieu m'avait mis pour toi dans un bouquet. Et puis je sais épeler *microscope* : *m*, *i*, *k*, *r*, *o*, cro ; j'ai oublié le reste. Ton cher petit Trotty. »

Pour adresse il y avait :

Maman,

Chez la tante Matthieu.

Avant midi, Trotty n'avait couru à la pluie que cinq ou six fois, il n'avait guère mangé plus d'une demi-livre de raisin ; il avait par-dessus le marché nettoyé les notes du piano avec la brosse à dents de sa maman. Il pensait que Lill était si pressée et qu'il fallait l'aider.

En effet, Lill se tourmentait beaucoup pour cette grosse

aventure de recevoir Gertrude et Prudence. Elle était dans son coup de feu.

Il y avait le salon à épousseter, le couvert à mettre juste à sa manière ; puis ne fallait-il pas aider Betsie à faire du pain d'épice ?

« Là, dit-elle à la fin, découvrant le petit garçon qui creusait des puits dans un pot de confitures aux fraises avec les plus beaux ciseaux et le coupe-papier d'agathe de sa mère, là ! Trotty, en voilà assez ! Va-t'en au grenier et joues-y jusqu'au thé ; seulement ne mange pas le savon rose qui est dans la grande armoire et ne jette pas les fourrures par la fenêtre. »

Après avoir un peu calculé, Trotty se décida à obéir. En passant, il s'arrêta à la cuisine, Betsie n'y était pas alors, comme Lill s'en souvint plus tard, et au bout de quelques minutes elle entendit son petit frère monter l'escalier du grenier. C'était un lieu où l'on pouvait faire de grandes découvertes ; il y avait tant de choses de toutes sortes dans tous les coins. Trotty se dit que le moment était bon pour faire une reconnaissance.

Pendant une heure, la maison fut tranquille. Pendant une heure, Lill fit des plans pour sa soirée, et elle chantait de plaisir. Betsie était d'excellente humeur. Le pain d'épice était délicieux. Lill étala son service à thé sur sa table à ouvrage : le joli petit service que sa grand'maman lui avait donné quatre ans auparavant ; le bœuf fumé,

coupé en tranches minces, se roulait comme des pétales de roses ; les petites galettes fumaient délicieusement ; la gelée étincelait et tremblait dans les petits plats coloriés ; si bien que, pour être de la partie, on aurait voulu être une petite fille ou une grande poupée. Un petit sucrier d'argent qui servait de corbeille à gâteaux était tout plein de tranches brunes et odorantes de pain d'épice. Le temps s'éclaircit un peu et, à travers les dernières gouttes de l'ondée, Gertrude et Prudence arrivèrent, riant et bavardant. Betsie avait couru faire une causette de dix minutes chez une de ses voisines et les enfants étaient seuls à la maison. Lill était heureuse. C'était la première fois qu'elle recevait ses amies elle-même. Elle voulait que tout fût bien fait, et que Gertrude et Prudence l'admirassent dans son rôle important de maîtresse de maison. Tout était prêt ; les chaises étaient placées. Lill sonna la cloche pour faire descendre Trotty. Pas de réponse. Au bout d'un moment, elle alla au bas de l'escalier et l'appela de toute sa force : « Trotty ! » Mais il ne répondit pas encore.

« Quel ennui ! » dit la petite fille.

Il dort peut-être, remarqua Gertrude.

— Oh ! le vilain ! pensa Lill. Il nous faudra attendre quelques minutes, ajouta-t-elle tout haut. Je vais monter le chercher. Je ne serai pas longtemps... et il est habillé depuis trois heures ! »

En montant, les larmes lui venaient aux yeux; c'était si ennuyeux de laisser refroidir les galettes.

« Trotty! Trotty! » cria-t-elle.

Elle entendit une réponse cette fois-ci. C'était presque un rire; ou peut-être un léger sanglot qui frappa mystérieusement son oreille.

« Oui, je viens, je viens, quand je les aurai ôtées.

— Otées! Quoi? »

Le cœur de Lill battit plus vite. En un bond elle fut dans le grenier : elle entr'ouvrit deux ou trois portes de mansardes et s'arrêta. Dans un coin, derrière des malles et des cartons, elle aperçut Trotty roulé pêle-mêle avec un oreiller de plumes et la cruche à mélasse. Mais Trotty, la mélasse et l'oreiller éventré d'où sortaient les plumes formaient une confusion difficile à comprendre. Lill vit tout de suite qu'après avoir mangé de la mélasse, il avait décousu un oreiller, avait renversé la mélasse dans les plumes et avait piétiné le tout, s'était roulé dedans et s'efforçait maintenant de se débarrasser des plumes qui étaient collées partout sur lui. Elle comprit qu'il faudrait bien une demi-heure pour réparer ce désordre, tandis que ses amies, mourant de faim et voyant les galettes se refroidir, diraient : « Quelle belle ménagère que cette Lill. »

Pauvre Lill! Elle saisit Trotty et eut bien envie de le secouer d'importance; mais, l'instant d'après, elle se dé-

tourna, s'assit à côté de lui dans la mélasse et se mit à pleurer à chaudes larmes.

« Ce n'est pas ce que je voulais faire, dit Trotty pleurant aussi; je voulais coller les plumes par-dessus l'oreiller pour en faire un poulet, et je me suis tout collé, moi aussi; ça me gêne bien, va! Je ne voulais pas être un poulet, moi! Et je pensais que tu me gronderais tant! »

Mais Lill ne le gronda pas du tout.

Après avoir un peu pleuré elle finit par rire. Gertrude et Prudence montèrent aussi et firent comme elle. Qui aurait pu s'en empêcher en voyant cet imbécile de Trotty, tout collé et emplumé comme jamais personne ne le fut, même en carnaval.

Or, Gertrude et Prudence étaient de bonnes petites filles, quoiqu'elles eussent grand'faim; au lieu de dire : « Est-ce ainsi qu'on reçoit son monde? » elles aidèrent Lill à plumer son petit bêta de frère. Il fallut quinze minutes d'horloge pour dépouiller le faux poulet de ses plumes et de ses habits; mais les trois petites filles, bien disposées, rirent tout le temps de l'opération comme on ne rit pas tous les jours, et cela aux dépens de M. Trotty. Les galettes abandonnées à elles-mêmes étaient refroidies quand on se mit à table; mais le bœuf rosé et le pain d'épice odorant étaient tout aussi appétissants qu'avant; les assiettes à fleurs semblaient sourire, et Lill fut satisfaite de toute sa journée.

Quand elle alla se coucher, elle songeait au récit qu'elle ferait à sa mère ; elle dormait à moitié, et pendant sa prière les mots lui venaient comme ceci :

« Celui qui est maître de soi vaut mieux que celui qui aurait secoué son petit frère. »

Elle ne put jamais s'expliquer mieux, et, après tout, ce n'était pas si mal.

CHAPITRE VI.

LE COUSIN DE NITA.

Trotty retourna à l'école. Il en fut bien étonné. Il crut que sa mère ne l'aimait plus quand elle le ramena en souriant chez Mlle Potiron; et il bouda sa grand'mère parce qu'elle allait employer toute seule la soie bleue à fils télégraphiques.

Trotty, sans fossettes, avec ses lèvres allongées comme si une abeille les avait piquées, trottinait le long du chemin, traînant Jérusalem après lui. Mlle Potiron était là, le soleil et le lierre étaient aussi là comme devant; Nita et Nat aussi; la petite chaise noire, cause de sa disgrâce, l'attendait. Les alphabets et les enfants bavards étaient à leur place. Ne pouvant parler, Trotty s'en consola en faisant des trous pour agrandir les yeux de Jérusalem; puis il fabriqua des petites boules de papier qu'il jeta contre le mur en visant un point noir difficile à atteindre. Mlle Potiron regardait d'un autre côté et ne voyait rien. Cependant la plupart des misères arrivent à leur fin, si seulement on leur en laisse le temps. Au bout d'une heure, la bonne humeur de Trotty était revenue. Jérusalem aussi, depuis qu'on l'avait doté d'une paire d'yeux sur le front et d'une autre derrière la nuque,

paraissait bien plus content de son sort. Trotty épela *chat*, *rat* et *minette* aussi bien qu'un homme, et il fut si fier de recevoir une bonne note qu'il revint à la maison dans une disposition d'esprit très favorable à l'école et à Mlle Potiron.

A partir de ce moment, il passa chaque jour régulièrement deux heures en classe. Quelquefois il restait tranquille et apprenait ses leçons sans parler à Jérusalem, ce qui lui valait une carte de mérite où il y avait six roses bleues, deux anges rouges et quatre lignes de poésie en vers ; c'était ses beaux jours.

Quelquefois il faisait des bateaux à vapeur avec ses ardoises ; des cigares avec ses crayons ; des monuments avec ses livres ; il dessinait des petites filles dans le cahier de Nat et mettait du bonbon dans le cou de Nita ; il avait toujours « presque oublié » quand c'était son tour de lire ; alors on l'envoyait au coin avec les mains derrière le dos et un bonnet de papier sur la tête, ce qui ne l'amusait pas, surtout les premières fois.

Une après-midi, Trotty se dit qu'il n'avait pas envie d'aller à l'école. L'heure de la classe était de trois à quatre. Il partit un peu tard et les enfants étaient en train d'épeler quand il regarda par la fenêtre.

« Si je n'entrais pas? dit Trotty.

— Si tu entrais ? dit la conscience de Trotty, car, nous vous l'avons déjà dit, Trotty avait une conscience quoique

c'en fût encore une toute petite et qui n'avait pas pris l'habitude d'être bien sévère.

— Si j'allais tout en haut, où il y a des planches aux fenêtres, pour voir s'il y fait bien noir? dit Trotty.

— Si tu ôtais ton chapeau et si tu allais prendre ta place? dit la conscience.

— Si je m'amusais un peu? dit Trotty.

— Il n'y a que les méchants garçons qui s'amusent au lieu d'aller à l'école, dit la conscience.

— Eh bien! ça m'est égal, je ne veux pas épeler *boulanger*, aujourd'hui. Je veux monter voir ce qu'il y a là-haut, » dit Trotty.

Ce fut Trotty qui eut le dernier mot; il se glissa sur la pointe du pied le long de l'escalier poudreux du vieil hôtel; un étage, deux étages; Mlle Potiron ne l'entendait pas, personne ne l'entendait. C'était un drôle d'endroit. Trotty regarda dans tous les tas de copeaux et de vieux papiers; il fureta parmi les chaises cassées qui encombraient les paliers; il essaya toutes les serrures et passa son pied dans les toiles d'araignées de tous les coins. Il accrocha ses cheveux à des clous, et se coupa les doigts à du verre cassé, se mit de la poussière dans les yeux et essaya de la faire sortir en se frottant; mais plus il frottait, plus elle pénétrait. Enfin il trouva une porte ouverte, elle donnait dans une grande chambre vide et tranquille. Les fenêtres

condamnées laissaient filtrer un peu de lumière par les fentes. Trotty resta immobile, à regarder ces rayons brillants dans l'obscurité ; il trouvait cela si joli! Il y avait de petites étoiles qui dansaient devant ses yeux. Il y avait des fentes droites comme des routes de lumière, et des fentes tortues comme des éclairs de chaleur. Il y avait de toutes petites fentes comme des aiguilles à tricoter d'or, et de grandes fentes comme des piliers enchâssés de pierreries. Il y avait des taches rondes et des taches carrées tout en feu. Il y avait de grandes rivières de lumière jaune avec de la poussière qui y nageait comme des poissons d'argent.

« Que c'est joli! pensait Trotty, que c'est joli! »

Il s'assit au beau milieu de la chambre pour mieux jouir du spectacle.

La poussière monta par nuages sur ses bas blancs, mais il n'y fit pas attention. Ensuite, il retourna une petite boîte pour s'en faire un oreiller et il en fit sortir deux souris qui s'y étaient fait un nid. Mais Trotty n'avait pas peur de ces jolies bêtes ; celles-ci se sauvèrent d'ailleurs, et cela le fit rire. Il aurait voulu être une petite souris pour faire son nid dans une chambre où il y avait tant de jolies lumières. Il aurait aimé savoir si c'était comme ça chez les fées, dont Lill lisait l'histoire la semaine dernière. Il se demanda : « Si je chatouillais Nita bien fort, Mlle Potiron ne m'en-

verrait-elle pas en pénitence dans cette chambre? » Et tout en y songeant, sa tête s'inclina, ses cils soyeux s'abaissèrent sur ses joues, et, avant d'y avoir pensé, il dormait profondément.

Quand il ouvrit les yeux, les étoiles brillantes, les soleils de feu étaient partis, les éclairs, les aiguilles d'or, les rues d'or, les piliers, les taches, les flocons de lumière étaient éteints. Il ne pouvait pas même voir les planches aux fenêtres, ni où étaient les fenêtres. Il était dans les ténèbres et il était tout seul. Le vent soufflait furieusement, les souris couraient partout, et à présent que Trotty ne les voyait plus, il en avait peur. Une d'elles passa sur ses pieds, une autre sauta sur son cou.

« Oh! mais, cria Trotty, oh ! mais, mais!

— Mais! » répéta l'écho de la grande chambre.

Trotty se demanda si c'était une souris qui avait répondu, parce qu'il ne savait pas encore ce que c'était qu'un écho. Il avait trop peur pour bouger, il cria :

« Mademoiselle Potiron! Lill! maman!

— Maman! » redit tristement l'écho.

Mais ni maman, ni Lill, ni Mlle Potiron ne vinrent chercher le petit garçon.

Terrifié, Trotty se leva. Il lui vint à l'idée qu'il pourrait bien s'échapper et retourner à la maison tout seul. Il trouva l'entrée qui lui était si familière et la porte de sortie. Il tré-

bucha contre le cerceau de Nita qu'elle avait laissé dans un coin. Et cela lui fit plaisir de rencontrer ce cerceau. Il n'avait plus si peur à présent. Il pouvait bien s'en aller à la maison. Il commença à se trouver trop grand pour avoir peur des souris et des ténèbres. Il chercha la serrure en tâtonnant. Il la trouva, mais la porte était fermée à clef! Pauvre Trotty! Il comprenait ce qui était arrivé! Personne ne savait qu'il était dans la jolie chambre à étoiles, Mlle Potiron avait fermé la porte et était partie chez elle avec les enfants. Il avait dormi jusqu'à la nuit. Personne ne savait où il était, et il était enfermé!

Rester ici toute la nuit! Toute la nuit et tout seul! Et se passer de souper! Malheureux et coupable Trotty! Que faire? Il s'assit et appuya sa joue contre la porte. Tout à coup, il pensa à dire ses prières, il commença mais ne put se rappeler que ces deux lignes :

« A présent que je vais me coucher et dormir,

« Je demande au Seigneur de veiller sur mon âme. »

Et je crois que cette petite prière valait autant qu'une plus longue et mieux faite, car il avait encore les mots sur les lèvres, qu'il entendit des voix derrière la porte; une clef tourna vivement dans la serrure, et voilà maman et Mlle Potiron et une lanterne qui entrèrent toutes ensemble, si bien que Trotty savait à peine distinguer les unes des autres; deux bras le saisirent et il sentit de bons baisers

sur ses sales petits yeux ; au lieu de petites souris, il sentit de douces mains sur son cou et il dit en sanglotant :

« Je ne me sauverai plus de l'école, allez ! Il ne faut pas croire que j'en aie encore envie. J'aime mieux épeler *boulanger : b, o, u,* bou; *l, a, n,* lan — *g, é,* gé : boulanger. »

Mais personne ne songeait à lui faire épeler *boulanger* avant le lendemain.

Quelques semaines plus tard, une grande cérémonie se préparait à l'école de Mlle Potiron : le jour des examens approchait.

Maman devait y aller et Lill et Max, aussi, s'il était à la maison ; et le père de Nat et le cousin de Nita, et la mère du petit garçon au tablier raide, et tous ceux des amis des élèves de Mlle Potiron qui voudraient venir entendre la plus mauvaise leçon de tout le trimestre. Ses enfants avaient si peur rien qu'à la pensée d'épeler, de lire, de chiffrer devant le « monde » !

Trotty alla à sa place plus tranquillement que tous les autres.

« Je sais épeler *abbé,* disait-il avec satisfaction. Je l'ai appris toute la journée hier. Je suis presque sûr qu'elle me fera épeler *abbé* parce que je le lui ai demandé : et deux *b* font *abbé* ! »

Demain arriva, et les visiteurs aussi. Tous les enfants, avec des tabliers propres, étaient assis et tranquilles. Il y

avait maman et Lill', et Max, et le père de Nat, et la mère du garçon au tablier de calicot, et le cousin de Nita. Le cousin de Nita était un gros monsieur à lunettes, il toussait très haut, Trotty le regardait d'un air de désapprobation ; il n'aurait pas aimé à lui réciter sa leçon. L'examen fut faible au commencement. Nat dit que dans onze il y a quarante-trois fois six. Nita affirma sans crainte que Pékin est la capitale de Paris. Mais après ce début, les choses allèrent mieux, et la fin de la cérémonie fut un succès.

Les enfants se croyaient à peu près tirés d'affaire quand le cousin de Nita prit la parole.

« Lequel de vous, mes petits amis, peut m'épeler Nabuchodonosor ? »

C'était très mal de demander un mot si long et si difficile. Tous les petits amis se regardèrent. Trotty seul sourit d'un air intrépide et commença :

« Ah! ce n'est pas bien malin, ça! *N, a*, na ; *b, u*, bu ; *k, o*, ko. »

On l'interrompit par des éclats de rire, ce qu'il trouva fort peu convenable.

« Eh bien! continua ce terrible cousin, en toussant violemment, y a-t-il à présent un de ces chers enfants qui puisse épeler téléphone. »

Après un silence solennel, Trotty toujours brave, vint à la rescousse.



ON L'INTERROMPIT PAR DES ÉCLATS DE RIRE.

« Je saurais bien l'épeler, moi. C'est facile ; *t, é,* té ; *l, é,* télé ; *f, o,* fo ; *n, e,* ne.

— Il n'y a que Trotty pour être si hardi et ne douter de rien, » dit tout bas Max à sa mère.

Par bonheur, le cousin fut pris d'un tel accès de toux après cette belle réponse qu'il lui fut impossible de continuer ses terribles questions. Mlle Potiron prit le livre :

« Épelle *wagon,* » Nita.

Nita épela *wagon.*

« *Lapin,* » Nat.

Nat épela *lapin.*

« Trotty, épelle *abbé.* »

Enfin, son tour était venu, il allait se venger de ses défaites passées ; le cousin verrait qu'il savait épeler. Or, Trotty savait épeler *abbé* aussi bien que vous ou moi. Sa mère le regardait d'une manière encourageante. Les enfants étaient cois et le cousin de Nita mettait sa main derrière son oreille pour mieux entendre.

Trotty s'avança au milieu de la salle, mit les mains dans ses poches, se tint sur la pointe des pieds, leva son petit menton d'un air de triomphe, et dit lentement et distinctement :

« Deux *a, b, é,* bé ! »

Quand il s'aperçut de son erreur, il s'assit et pleura. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

« C'est tout la faute de ce vilain cousin tousseur, dit-il. Je ne veux plus jouer avec Nita jamais de ma vie ! »

Au même instant, quelque chose sonna et glissa des doigts du cousin sur les genoux de Trotty : c'étaient deux grosses billes superbes en cristal de toutes les couleurs. Alors Trotty essuya ses larmes et fut consolé. Nita, du même coup, avait retrouvé toute son affection.

CHAPITRE VII.

TROTTY SE MARIE.

Trotty, Nat et Nita ne savaient à quoi s'amuser. Ils avaient fait des généraux Grant avec le tas de bois tant de fois qu'ils ne savaient plus lequel était le tas et lequel le général Grant. Ils avaient dessiné des cartes de géographie sur la sciure de bois qui couvrait la cour, mais Nita voulait toujours mettre l'Océanie à côté de l'Europe et l'Asie au-dessous de l'Amérique. Nat, qui connaissait un peu mieux la situation des continents, se fâcha ; il saisit toutes les îles de l'Océanie, la grosse Asie avec et les envoya en poussière à vingt pieds de là. Ensuite Nita trouva que ce n'était plus amusant de bâtir des hommes en bois ; l'illusion n'y était plus. Elle ne voulait pas davantage des maisons, et ça l'ennuyait de jouer à l'ours. Les trois petits personnages s'assirent et se regardèrent fort embarrassés de leur personne.

« Si vous ne vous dépêchez pas de penser à quelque chose, je m'en vais à la maison », dit Trotty.

A cette sortie, Nita se dégourdit.

« Oh ! je sais.

— Quoi?

— Marions-nous toi et moi! dit la petite demoiselle ravie d'avoir trouvé une si bonne idée.

— S'il y avait du sable, j'aimerais mieux faire un four avec le sable, dit Trotty, mais comme il n'y en a pas, ça ira tout de même.

— Et moi je serai monsieur le curé, dit Nat.

— Il faut un livre de messe, » dit Trotty.

Et il courut à la maison en chercher un.

Betsie était en train de laver le plancher de la cuisine, elle ne voulut pas le laisser passer et lui donna un petit livre de cantiques, en lui faisant observer qu'il manquait un certain nombre de pages.

Trotty dit que ça irait tout de même.

« Il me faut une robe de noce », dit Nita.

Trotty retourna demander à Betsie la robe de noce.

« Je n'ai pas le temps d'être toujours dérangée par vous autres », dit Betsie moitié riant et moitié de mauvaise humeur.

Mais elle lui donna une épingle à cheveux, un tablier jaune et un long essuie-mains tout propre.

Nita attacha le tablier par derrière ; il traînait quand elle restait tranquille et flottait quand elle marchait. Avec l'épingle à cheveux elle épingla l'essuie-mains sur sa tête ; c'était un voile de noce qui manquait un peu d'élégance, mais, à cela près, ça allait tout de même, comme disait Trotty.

La toilette du marié fut plus vite faite ; il se contenta de laver sa figure dans une petite mare, de l'autre côté de la palissade ; c'était une jolie petite fontaine très claire, il pouvait s'y voir avec Nita près de lui.

Nat noircit ses bottines avec une brosse à dents qu'il avait sur lui tout exprès pour cet office.

« Nous sommes prêts à présent, dit Nita.

— Je vais monter sur le tonneau », dit Nat.

Et il monta sur le tonneau qui était roulé et adossé contre le tas de bois.

« A présent, levez-vous et mettez ce chevalet entre vous », dit Nat.

Nita et Trotty se tinrent debout, le chevalet entre eux deux. Nat toussa et ouvrit le petit livre, dont il s'envola quelques pages ; mais Nat dit qu'il en restait bien assez ; après quoi il toussa encore.

« Voulez-vous vous donner la main, s'il vous plaît? »

Trotty et Nita se donnèrent une main par-dessus le chevalet. Ils ne se donnèrent qu'une main, parce que Trotty de l'autre creusait des puits dans la sciure avec une pelle de bois. De son côté, Nita tenait un morceau de pomme qu'elle continuait à croquer. En somme cependant sa tenue était meilleure que celle de son futur.

Nat regarda dans son livre, qui était tourné à l'envers, et commença d'une voix solennelle.



« LE MARIAGE EST UNE CHOSE SÉRIEUSE... »

« Le mariage est une chose sérieuse; il faut y regarder à deux fois et même davantage. Personne n'est forcé de se marier. Il y a de très honnêtes gens qui ne se marient jamais. »

C'étaient des phrases qu'il avait entendu dire à propos de projets matrimoniaux. Comme il n'en retrouvait pas d'autres dans sa mémoire, il leva la tête et se tournant du côté de Trotty :

« Monsieur Trotty, dit-il, êtes-vous sûr que vous voulez prendre pour femme mademoiselle Nita?

— Oui, répondit Trotty, je ne peux pas en prendre une autre, puisqu'il n'y a qu'elle ici.

— Bon!... dit Nat frappé par la justesse de ce raisonnement. Mais, monsieur Trotty, il faudra être un bon mari, bien traiter votre femme, vous savez, et ne pas la laisser toute seule à la maison pendant que vous irez jouer aux billes et à la toupie. »

Après cette sage admonestation, Nat se retourna vers a jeune personne :

« Mademoiselle Nita, lui demanda-t-il, voulez-vous accepter monsieur Trotty pour votre mari?

— Volontiers, je vous remercie, répliqua Mlle Nita, absolument comme si on lui eût offert du pudding ou de la gelée de groseilles.

— Je vais descendre à présent, dit monsieur le curé; le

tonneau n'est plus utile, et il remue un peu, j'ai peur de tomber; mais vous devez être assez mariés comme cela. »

Il sauta donc à bas de son tonneau, et la mariée s'assit sur le chevalet pour y finir sa pomme.

« Il nous faut maintenant bâtir une maison, dit Trotty.

— Allons la bâtir là-bas au bosquet, dit Mme Nita.

— Oui, c'est ça, fit Nat.

— Oh! mais tu ne viens pas avec nous, dit le marié à Nat; à présent que tu nous as mariés, tu n'as plus qu'à t'en retourner chez toi. C'est toujours comme cela que ça se fait, tu sais.

— Oui, mais c'est pour rire que je vous ai mariés.

— Non, répliqua Trotty, c'était très sérieux; tu l'as dit toi-même.

— C'est pour rire que c'était sérieux.

— Mais moi, je n'ai pas ri, insista Trotty.

— Moi non plus, affirma Mme Nita.

— Eh bien, s'écria Nat prenant son parti, je ne demande pas mieux que de vous laisser, mais, pour ma peine, il faut que tu me donnes ton manche de couteau qui a la moitié d'une lame et une autre moitié de lame; et la tête de ton cheval de sucre; alors je m'en irai. »

Le nouveau marié donna, mais pas du tout volontiers, le manche du couteau qui avait le moitié d'une lame et une autre moitié de lame; il cassa avec ses dents la tête de son

cheval de sucre et la tendit à Nat. Celui-ci croqua une partie de son indemnité, se coupa les doigts avec l'autre et s'en retourna chez lui, non sans avoir protesté qu'il aurait fait le maçon aussi bien qu'il avait fait le curé et même mieux.

Trotty et Nita se donnèrent la main et s'en allèrent ensemble au bosquet pour y bâtir leur maison.

L'air était embaumé. Le soleil filtrait à travers les feuilles humides et y mettait des gouttes d'or ; quand les enfants regardaient en l'air, elles étincelaient et les éblouissaient. Quand ils baissaient les yeux, ils les voyaient briller sur les buissons et sur les petits bancs de mousse. La mousse formait assez de tapis de velours vert pour rendre contentes une douzaine de petites mariées.

Mme Nita était très difficile pour son tapis. Il y en avait un brun qu'elle aimait beaucoup, seulement un champignon le gâtait. Un autre vert clair l'avait frappée ; malheureusement il était marécageux. Il y en avait un à dessin rouge qu'un petit lézard gris avait déjà retenu. Il y en avait un doux, chaud, moelleux qui aurait parfaitement fait son affaire ; seulement il y avait dessus une petite rainette qui la regardait fixement avec ses yeux d'or bruni toutes les fois qu'elle venait voir combien de mètres de long avait ce tapis de mousse. Après avoir discuté, comparé, réfléchi, comme seulement les ménagères qui choisissent leurs premiers ta-

pis discutent, comparent et réfléchissent, la petite mariée se décida à prendre une jolie mousse verte toute brodée de fleurs blanches et violettes. C'était sous un grand noyer qui avait une grosse branche basse où un écureuil avait déjà fait son nid.

Trotty croyait que c'était à lui seul de bâtir la maison. Il dit gracieusement à Nita ;

« Toi, tu achèteras le tapis, et tu t'assiéras tranquillement, et moi je bâtirai la maison. »

Mais Mme Nita n'était pas du même avis ; parce qu'elle avait choisi le tapis, ce que Trotty n'aurait pas pu faire, même s'il l'avait voulu, ce n'était pas une raison pour qu'elle ne bâtit pas la maison, ce qu'elle pouvait faire beaucoup mieux que Trotty. Non, non ! Trotty pouvait bâtir la maison tout seul s'il voulait ; mais, s'il la bâtissait tout seul, il irait y demeurer tout seul aussi.

Voilà tout !

« Mais tu ne vois donc pas, Nita, que tu n'es rien qu'une fille, Nita Fair ! » représenta Trotty.

Non, Nita ne voyait pas cela du tout ; elle était maintenant une dame, et le petit maître dut céder. Avec des pierres ils bâtirent la plus jolie maison que vous avez jamais vue ; il y avait quatorze chambres et vingt armoires à vaisselle et offices ; elle était bien fournie de morceaux de pots et de tasse en guise de vaisselle, et, quand vint l'heure du

repas, Trotty apporta le reste de son cheval de sucre, et ils le partagèrent avec une épingle que Nita découvrit à sa robe.

Ils invitèrent aussi un petit oiseau à venir dîner avec eux ; mais il avait sans doute une autre invitation et n'accepta pas la leur. Le petit lézard, mécontent d'être oublié, prit un air boudeur. La rainette était de meilleure humeur et ne fit que leur cligner des yeux.

« Nous n'irons plus jamais à la maison, dis ? fit doucement Trotty.

— Non, dit Nita, nous ferons mieux de rester ici. Ce sera plus amusant. Nous ne travaillerons jamais et nous jouerons toujours. »

Vers l'heure du souper, il commença à faire sombre. La petite Mme Trotty et son mari étaient si heureux qu'ils ne firent pas attention que les fils dorés avaient disparu de leur tapis, que les gouttes d'or n'étincelaient plus au travers des feuillées, que le petit lézard gris était parti se coucher, que la rainette allait et venait d'un air inquiet, et que le grand ciel bleu et clair avait tiré un vilain nuage sombre comme un voile sur toute sa face.

« Il va faire nuit, tu vois, » dit Nita timidement en s'asseyant sur ce qui représentait deux armoires à vaisselle pour regarder les nuages.

Sa figure était rose et toute barbouillée du sucre du cheval. Trois grosses gouttes de pluie y tombèrent comme

pour essayer de la laver; Nita les reçut sur sa bouche.

« Je crois que maman ne sera pas contente si je ne rentre pas chez nous, dit Trotty d'un ton craintif.

— Je ne veux plus de maison à moi, s'écria Mme Nita. J'ai peur ici. Je n'ai jamais eu tant d'ennuis avant d'être mariée : je veux m'en retourner à la maison de maman. »

Tandis que Nita parlait, des gouttes d'eau tombaient sur sa figure. Il en tomba sur Trotty, il en tombait de tous les côtés ; elles éclaboussaient, devenaient plus larges, plus lourdes ; il pleuvait à verse. En moins d'une minute le vent fut levé. Le bosquet devint noir, noir comme tout! Les grands arbres pliaient, craquaient, se tordaient, gémissaient ; ils se mirent à se plaindre les uns aux autres d'une façon lamentable. Un nuage au-dessus du noyer fit paraître la figure des enfants toute jaune.

« Il éclaire! » dit Trotty.

Au même instant une clarté brillante sembla embraser tout l'horizon, puis un coup de tonnerre retentit! un coup tel que Trotty et Nita n'en avaient jamais entendu de leur vie. Terrifiés, les enfants se levèrent et, se tenant par la main, ils s'élancèrent à travers la pluie.

L'orage était de plus en plus violent et les nuages de plus en plus noirs. Les jeunes mariés étaient trempés par la pluie; le vent les battait, les éclairs brillaient autour

d'eux et les aveuglaient ; on aurait dit que la tempête les poursuivait.

Trotty pensait que c'était la fin du monde. Tout effrayé, tant de la pluie que du bruit et des éclairs, il quitta la main de sa petite femme et courut en avant sans elle.

« Trotty ! Trotty ! attends ! que je te rattrape, » disait Nita.

Mais Trotty avait pris ses jambes à son cou et courait de toutes ses forces.

Comme l'ondée commençait à se passer, Trotty trempé, déchiré, sans chapeau, couvert de boue, rentra à la maison.

« Où est Nita ? dit tout de suite sa maman.

— Oh ! tiens, je ne sais pas. Comme c'est ennuyeux ! » dit ce petit mari modèle.

Maman pensa que c'était très ennuyeux. Elle mit Trotty à sécher quelque part, et alla chercher sa belle-fille.

Bien loin dans le champ boueux, marchant péniblement toute seule à travers la terre labourée, on pouvait voir une petite forme affublée d'un essuie-mains et d'un tablier jaune qui traînait par derrière ; on pouvait l'entendre aussi. Pauvre petite Nita ! Comme elle pleurait ! Elle pleura jusqu'au souper, jusqu'à ce qu'elle s'endormît, et même le lendemain matin. Il se passa toute une semaine sans qu'elle voulût jouer avec Trotty, et quand l'histoire de l'orage était contée, Trotty devenait rouge comme une pivoine et se sentait très malheureux de n'avoir pas été plus brave.

CHAPITRE VIII.

CHANGÉ EN PETIT CHAT.

« Lill, je ne t'ai pas prêté ces *Magasins d'éducation* pour que tu les gardes tout à fait, Lill! J'ai besoin de ces images jusqu'au souper. »

Il y en avait tant! des messieurs et des dames, des petits garçons et des petites filles; des marins et des paysans, des chiens et des chevaux, des tempêtes de neige et des oiseaux; des maisons, des arbres et des papillons! Trotty tournait les feuilles lentement et avec délice.

« Trotty! » dit vivement une voix partant de la cuisine.

C'était la voix de sa maman. Quand sa maman appelait ainsi, cela augurait mal.

« Je suis presque sûr qu'il faut du céleri ou un quart de livre de fromage, » pensa Trotty.

Et il alla à la cuisine, le cœur oppressé.

« Des œufs, Trotty! dit sa maman en souriant. Une demi-douzaine, des œufs frais de Mme Daniel pour faire un joli gâteau sucré avec du cédrat et des raisins, parce que les Penderkins vont venir prendre le thé ce soir. Connais-tu un petit garçon qui va me les aller chercher?

— Je crois que c'est Max, dit Trotty gravement.

— Et moi je crois que c'est Trotty, dit maman d'un ton décidé.

— Mme Daniel demeure à une lieue d'ici, ou à la moitié d'une lieue, dit Trotty en grognant. Maman, je suis bien sûr que ça sera bien égal aux Penderkins s'ils n'ont que des galettes pour le thé.

— J'espérais que mon petit garçon ne grognerait plus pour faire une commission, dit maman, depuis le jour où il a grogné pour aller chercher des croquets.

— Oh! je ne mangerai pas les œufs comme les croquets, dit Trotty. Et puis il y a si longtemps! »

Trotty n'était pas de bonne humeur. Il passa devant le tas de *Magasins* en poussant un gros soupir que sa mère entendit de la cuisine. Entre les feuilles une jolie fée semblait le regarder et se moquer de lui. Il lui donna un petit coup de pied en s'en allant. Il était fâché contre les fées, fâché contre maman, fâché contre les Penderkins, fâché contre Mme Daniel, fâché contre Trotty. Il s'en alla lentement chez Mme Daniel. Il marcha aussi lentement qu'il pouvait marcher. Il frappa à la porte et Mme Daniel ouvrit.

« Ma mère a besoin d'une demi-douzaine de Penderkins pour faire un œuf sucré avec des raisins, » dit Trotty fort haut.

Il pensait aux dames et aux messieurs du *Magasin* et



IL REGARDAIT TACHETÉE AVEC DES YEUX A DEMI OUVERTS.

ne pouvait pas s'imaginer de quoi Mme Daniel riait. Elle l'avait compris tout de même.

Il apporta les œufs à la maison, mais il fut très longtemps en route. Sa maman était pressée. Betsie disait que le gâteau ne serait jamais cuit pour le thé. On voyait déjà la voiture des Penderkins. Trotty chercha ses *Magasins*, mais Lill les avait rangés parce qu'il fallait que le salon fût en ordre pour recevoir le monde.

Trotty, sans être vu, s'échappa par la porte de derrière et s'en alla bouder dans la grange. La chatte y était installée dans un coin, en train de se débarbouiller au soleil. Trotty s'assit sur une botte de foin à côté d'elle, et il était très malheureux. Il croyait que c'était parce qu'il avait été obligé d'aller chez Mme Daniel : la vraie raison c'est qu'il n'y était pas allé gentiment, et sa conscience le tourmentait.

« Je voudrais bien qu'on ne m'envoyât pas toujours faire toutes ces vieilles commissions, se disait Trotty. Je voudrais être un petit chat ; les petits chats ne font pas de commissions. Je voudrais bien être un chat comme Tachetée. »

En pensant cela il appuyait sa tête sur son bras et regardait Tachetée avec des yeux à demi ouverts. Il n'était pas bien assuré qu'il la voyait en réalité ou seulement qu'il se la rappelait, tant ses yeux étaient près d'être fermés.

Cependant Tachetée cessa de faire sa toilette, elle se tourna lentement et regarda Trotty. C'était un drôle de regard ! Tachetée ne l'avait jamais regardé comme ça auparavant. Eh! oh!... mais... Tachetée n'avait jamais parlé non plus, c'était certain, et voilà qu'elle ouvre la bouche et parle.

« Tu ferais mieux de ne pas dire ça.

— Dire quoi? demanda Trotty.

— Tu ferais mieux d'aller cinquante fois chez Mme Daniel et de ne pas souhaiter d'être chat.

— J'aimerais mieux être un chat! répéta Trotty de mauvaise humeur, je ne vois pas pourquoi....

— Tu ferais mieux de te taire, interrompit Tachetée, fort agitée. Miséricorde! Il est trop tard! Est-ce que je ne t'avais pas averti?

— Averti de quoi? Pourquoi est-il trop tard? Pourquoi donc? »

Trotty commença à se sentir tout drôle.

Il était arrivé quelque chose à ses mains, elles étaient devenues rondes et velues; au lieu d'ongles il avait de petites griffes, et ne pouvait pas facilement se lever de par terre. Il était aussi arrivé quelque chose à sa veste grise, elle était tout à coup changée en fourrure grise. Il était arrivé quelque chose à sa tête : ses oreilles avaient un peu grandi et sa bouche beaucoup. Il avait des moustaches et

il lui semblait que ses yeux s'ouvraient dans son front d'une singulière façon. Une ombre tomba par terre à côté de lui : c'était celle d'une longue queue grise. Il essaya de se tenir debout, mais il n'était pas du tout à son aise sur ses deux jambes ; il lui était beaucoup plus facile d'aller à quatre pattes.

« Tachetée! cria-t-il, Tachetée ! Qu'est-ce qui m'est arrivé? »

Tachetée s'était enfuie. Il demeurait seul dans la grange. Il sauta un peu pour voir où il en était.

Le petit Trotty Tyrol était devenu un petit chat. Voilà ce qui était arrivé.

« C'est très agréable, pensa le petit chat en tâtant ses moutaches avec ses pattes. A présent on ne m'enverra plus chez Mme Daniel. Mais je voudrais bien manger de ce gâteau sucré, tout de même.

Et il s'en alla au soleil à travers la cour jusqu'à la maison.

Son petit char et sa brouette étaient sur les marches de la porte ; il pensa tout à coup qu'il ne pourrait plus jamais les faire rouler. Jérusalem était aussi sur une marche, la tête dans une vieille cafetière.

« Je ne voulais pas te laisser si longtemps dans la cafetière, » dit Trotty en s'arrêtant.

Jérusalem ne bougea pas et ne répondit pas. Alors

Trotty se souvint que sa poupée ne savait pas qu'il était changé en chat. Jérusalem n'aimait pas les chats, il n'avait jamais rien à leur dire. Il permettait à Tachetée seulement de l'approcher un peu. Mais ce petit chat qui n'était pas Tachetée ni Trotty ; non, plus jamais Trotty ! Jérusalem ne voulait pas le regarder. Combien de temps resterait-il la tête dans cette cafetière en attendant Trotty qui ne pouvait jamais revenir.

Trotty, tout sérieux, sauta les marches ; il entra dans la maison. On était à table.

Les Penderkins à leurs places ; le gâteau aussi.

Trotty, qui avait très faim, courut en faisant ron-ron se frotter contre sa mère.

« Oh ! Minet ! dit Mme Tyrol, va-t'en. Nous n'avons pas besoin de toi dans la salle à manger. Va-t'en dehors !

« Je veux manger, » dit Trotty.

Du moins il croyait le dire, mais il ne faisait que miauler piteusement. Et personne ne lui donnait rien.

« Comment s'appelle votre petit chat? dit doucement l'aîné des petits Penderkins à Lill.

— *Chiffon,* dit Lill. C'est Max qui l'a nommé comme cela parce qu'on le voit traîner partout. Mais c'est un vilain chat ; il ne rentre jamais ses griffes quand on joue avec lui. Aussi je ne l'aime pas moitié autant que j'aimais Tachetée.

Lill avait un gros morceau de gâteau sur son assiette; il était croustillant, doré, appétissant. Chiffon tourna autour d'elle et lui tira sa robe en miaulant.

« J'ai faim, disait-il en son langage, j'ai faim! »

Mais Lill disait seulement :

« Les chats ne mangent pas à table. Laisse ma robe!

— Mais je suis Trotty, dit le petit chat, je voudrais souper avec vous, je veux m'asseoir dans ma grande chaise et avoir mon gobelet d'argent. Je n'ai pas mangé depuis hier soir.

— Ce chat fait un tel bruit qu'on n'entendrait pas tonner, dit Max impatienté. Chiffon, voilà la porte. La vois-tu? »

Trotty la regarda.

« Pschtt... Ch.. tt! » fit Max.

Pensez un peu! faire pschtt à son propre petit frère et le chasser de la table!

Trotty, effrayé et honteux, s'enfuit auprès de Betsie.

« Betsie, cria-t-il, j'ai bien faim! J'ai envie de souper!

— Aïe! Va -t'en donc! tu es toujours sous mes pieds, dit Betsie affairée. Voilà ton lait derrière le fourneau, prends-le et tais-toi! »

Trotty courut à la soucoupe de lait. Il avait si grand'faim qu'en se hâtant d'arriver il renversa la soucoupe. Le lait coulait en petites rivières blanches sur le foyer noir. Trotty essaya de le laper avec sa langue rose, mais le lait cou-

lait trop vite. Il n'en avait attrapé que fort peu et qui était tout plein de poussière quand Betsie se retourna.

Aussitôt qu'elle vit ce qui était arrivé, elle le gronda furieusement, le chassa de la cuisine et ferma la porte sur lui.

Trotty, chassé de la maison de sa mère, eut l'idée de courir chez Nat pour y souper, mais Nat lui jeta des pierres.

Alors il se mit en chemin pour aller chez Nita, mais les gamins dans la rue essayèrent de lui attacher une vieille casserole à la queue. Il avait si faim qu'il se décida à aller à travers champs chez Mme Daniel lui demander quelque chose à manger. Mais, à moitié chemin, il rencontra un gros chien qui aboya en courant après lui.

Il s'enfuit. Tout tremblant et effrayé, il se cacha dans la grange et y resta longtemps. Quand le chien fut parti et que tout fut tranquille, il se hasarda dehors. S'il pouvait trouver dans quelques tas, de ceux que les ménagères laissent devant leur porte, quelque chose à manger ! Mais il ne trouva rien, et d'ailleurs, comme il cherchait, il vit venir d'autres chiens qui voulaient aussi dîner et fouiller parmi les feuilles de choux et les balayures. Chiffon retourna dans la grange. « Peut-être qu'il y a une souris dans la grange; pensa le pauvre petit ; s'il n'y en a pas, je mourrai de faim. »

Il guetta les souris, il attendit longtemps et s'engourdis-

sait à force d'être toujours dans la même position. Il y avait des souris dans les murs, des souris sous le plancher, il y avait des souris partout. Il pouvait les entendre trotter de tous les côtés. Il gratta dans tous les coins, flaira dans tous les trous. Mais il lui fut impossible d'attraper une seule souris ; pas une !

Un gros rat traversa la grange d'un air féroce, et Trotty s'en évanouit presque de frayeur. Quant aux souris, soyez-en sûrs, elles étaient trop avisées pour se montrer.

Il commençait à faire sombre. Un orage s'était élevé. Le ciel était noir et les gouttes de pluie battaient les feuilles de vigne au dehors. La grange était humide et la cour froide et boueuse.

« Je crois qu'il est temps que j'aille me coucher, dit Trotty. Je vais rentrer demander mon lit à maman. »

Il courut à la porte de devant qu'il trouva fermée à clef. Il courut à la porte de derrière ; celle-là aussi était fermée ; la porte de côté était verrouillée. Toutes les portes étaient fermées et les fenêtres aussi. Les lumières de la maison étaient toutes éteintes ; les Penderkins étaient partis. Tout le monde était couché.

« Et on a oublié Trotty ! dit le pauvre Chiffon, à la pluie encore ! »

Il gratta, pleura à toutes les portes, demandant qu'on le laissât entrer.

« Maman ! maman ! Je suis dehors tout seul à la pluie ! Il fait si noir ! J'ai si faim ! maman ! J'ai si froid ! »

Mais sa maman ne répondit pas un mot !

« Maman ! c'est ton petit Trotty. Je ne suis pas un méchant petit chat. J'irai chez Mme Daniel demain, hier, aujourd'hui et tous les jours. Je suis Trotty, tout seul à la pluie. »

Mais sa maman, dans son lit chaud, n'entendait qu'un chat qui miaulait un peu ; elle se retourna et se rendormit.

« Maman, tu as oublié de mettre coucher Trotty ! Tu as oublié de lui donner à souper ! Tu n'as plus pensé à lui, et il est à la porte, et il fait tout noir ! Oh ! maman ! maman ! Je ne suis pas un petit chat ! Je suis ton cher petit garçon ! »

Mais personne ne fit entrer le petit chat, et, le cœur brisé, il s'éloigna à travers la pluie, en pleurant.

Au matin, Betsie appela sa maîtresse.

« C'est pourtant vrai, Madame ! le chat est entré dans l'office et il a léché les plats nets. A-t-on jamais rien vu de pareil ? »

Mme Tyrol regarda. Si jamais les plats avaient été bien léchés, c'était aujourd'hui.

Trotty, tard dans la nuit, avait trouvé une fenêtre cassée par laquelle il avait pu se glisser dans la maison chaude Trop affamé pour réfléchir que c'était mal — car il n'é-

tait qu'un chat après tout, — il était allé droit au garde-manger ; il avait rongé le mouton, bu la crême, renversé le lait, goûté les tartes et les pâtés ; puis, finalement, était allé dormir dans le sac de farine.

On tint un conseil de famille.

« Chiffon, dit Max, si tu as un dernier message à envoyer à tes amis, je te conseille de le donner séance tenante.

— Dans un sac ? fit Lill à demi-voix. Eh bien, je ne veux pas voir cela. Je n'ai jamais aimé ce chat, mais je ne pourrais pas le voir mourir.

— Cela me fait de la peine aussi, dit Mme Tyrol, mais cet animal nous a déjà causé tant d'ennuis ! Et il n'est pas chasseur du tout. Cependant, Max, si tu voulais faire grâce. »

Max n'avait pas l'air d'être attendri.

Il saisit Trotty qui tremblait sous la table.

« Je ne veux pas qu'on me noie dans un sac, criait le pauvre petit chat. Je ne serai plus jamais le Trotty de personne, si l'on me noie. Oh ! maman ! maman ! est-ce que personne n'aime plus Trotty ? »

Tout ce que maman entendait, c'était : *mi a ou ! mi a ou !* Elle ne comprenait pas plus que les autres. On emporta son petit Trotty pour le noyer. Il se sentit jeté dans un sac à farine qu'on lia par le haut. Max le prit sous son bras et s'en alla vers l'étang. Tout à coup le cordon cassa, le sac tomba

à terre, Trotty se trouva sur ses pieds. Il se frotta les yeux et regarda autour de lui. . . . .

. . . .

. . . .

Max n'était pas là. Le sac n'était pas là. Lill était là, qui l'appelait pour aller souper. Il était dans la grange sur un petit tas de foin, et Tachetée dormait au soleil. Chiffon était parti, ou plutôt il n'y avait jamais eu de Chiffon. Il n'y avait que Trotty, l'heureux Trotty de maman, tout étonné et tout en pleurs. Non! jamais maman ne permettrait qu'on le noyât dans un sac à farine! C'est que, voyez-vous, il s'était endormi sur le plancher de la grange, et il avait fait un long rêve en fort peu de temps.

« Viens vite. Les Penderkins sont là qui attendent, dit Lill. Et le gâteau est magnifique, ce soir! Tu n'en as jamais vu de si beau! »

— Ah! et j'ai si faim! » dit Trotty.

CHAPITRE IX.

HISTOIRES.

Trotty était malade. Peut-être à cause de la peur que lui avait faite le rêve du chat; peut-être à cause de la quantité de gâteaux qu'il avait mangés pour se consoler de ce mauvais rêve. Il était assis dans le grand fauteuil bleu, entouré d'oreillers, avec une langue blanche et un mal de tête et un mal de gorge et un mal d'oreille et un mal de dents et il avait encore, disait-il, d'autres *mals* dont il ne savait pas le nom. La vérité, c'est qu'il était tout juste assez malade pour trouver que c'était très amusant de ne pas aller à l'école et de mettre tout le monde de la maison presque hors de soi.

Grand'maman lui avait inutilement livré toutes ses pelotes; tante Matthieu lui avait chanté des chansons; Lill lui avait présenté toutes ses poupées qui, chacune, avaient fait de leur mieux pour le distraire; Max avait commencé l'histoire d'un gros loup à qui son caractère batailleur avait attiré les plus fâcheuses aventures. Et Trotty s'était montré indifférent aux plus belles soies, autant que si elles

avaient été de simples ficelles ; il savait par cœur les chansons de tante Matthieu; il trouvait que les poupées de Lill n'étaient que de petites poupées bêtes parce qu'elles ne portaient point de fusil, et l'histoire du loup était trop triste à son avis.

« D'ailleurs elle n'est pas vraie, et je veux une histoire qui soit arrivée, dit Trotty. Je suis sûr que l'histoire du loup n'est pas arrivée.

— Eh bien, lui dit sa maman, je vais t'en conter une qui est véritable. »

Pour le coup, Trotty ouvrit les oreilles, les yeux, la bouche et écouta.

« Il y avait une fois trois petits garçons qui s'appelaient Jacques, Pierre et Jean. Ils étaient allés se promener ensemble au bord d'un ruisseau pour mettre à l'eau un beau navire que Jacques avait reçu de son cousin le marin. C'était aussi un vrai navire avec des mâts, des voiles et tout ce qu'il faut à un navire pour bien marcher. Sauf qu'il était petit, il en valait un autre, disait Jacques.

« Encore ne le croyez pas si petit. La grande poupée de Jacqueline y était assise à l'aise, et on pouvait y embarquer en même temps des vaches et des moutons de bois pour qu'elle eût de quoi se nourrir en route.

« Mais je ne sais comment il arriva que, lorsqu'on mit ce navire à l'eau, les jeunes matelots, peu expérimentés, le

firent chavirer, et que la cargaison qu'il contenait ce jour-là, des noix, des noisettes avec le goûter du petit Jean, s'en alla tout au fond de l'eau dans des herbes vertes qui la cachèrent aux yeux des trois enfants. On lui avait justement donné pour son goûter des confitures de cerises et il les aimait beaucoup.

— Il avait raison, dit Trotty, c'est les meilleures.

— Eh bien! il les avait embarquées pour obéir à ses amis qui trouvaient nécessaire de bien lester le bateau, et comme vous pensez, cela ne lui faisait pas plaisir d'avoir vu tout disparaître. De plus, quand le bateau fut remis sur sa quille, on s'aperçut que la barre du gouvernail n'existait plus. Quelque mauvaise plante avait dû la casser au passage.

« On ne peut pas naviguer sans gouvernail. Tout le monde sait que le gouvernail est, en toute situation, une machine très importante. Et les trois petits garçons regardaient leur joujou dans un muet chagrin. Que faire?

« Voilà que, de l'autre côté du ruisseau, il y avait une chaumière, un carré de jardin, un grand arbre et, dessous l'arbre, un vieillard très vieux, très vieux, qui s'appuyait sur son bâton et regardait les enfants.

« — Oh! dit Jacques, il a bien cent ans; jamais je n'ai vu personne d'aussi vieux; ses cheveux sont si usés qu'il n'y en a plus pour le devant de sa tête.

« — Et il ne peut pas se tenir debout tout seul, dit Pierre.

« — Et comme sa tête tremble! ajouta Jacques.

« — Mes petits enfants, cria le vieux d'une voix cassée, qu'est-ce que vous faites là?

« — Peut-être que le ruisseau est à lui et qu'il ne veut pas qu'on s'en serve? murmura Jean un peu effrayé.

« — Que non, répliqua Pierre, il n'a pas l'air méchant.

« — Monsieur, dit Jacques avec importance, notre vaisseau a une avarie, et nous ne savons pas comment faire pour le raccommoder.

« — Oh! voyez-vous les pauvres petits, dit le vieillard avec un sourire qui fit encore briller ses yeux. Traversez le pont là-bas et venez me trouver; on arrangera votre vaisseau.

« Les enfants obéirent. Ils passèrent derrière la cabane qui était bien pauvre; le chaume qui la couvrait tombait par places, et la mince colonne de fumée qui sortait de la cheminée n'annonçait pas que l'on y fît beaucoup de cuisine.

« — Ce pauvre homme doit être bien malheureux! dit Jacques.

« — Demeurer là quand on ne peut presque plus rien faire soi-même! dit Pierre.

« — Si nous lui donnions notre bateau, proposa Jean; au moins il pourrait jouer un peu avec.

« Comme le vieillard s'avançait, ils se turent.

« — Voyons donc, voyons donc, dit-il en tendant une main tremblante.

« Mais les petits garçons furent étonnés de voir avec quelle adresse ses doigts ridés retournaient et maniaient le vaisseau.

« — Je m'en vais arranger cela comme il faut, mes amis. Venez seulement chez moi. J'ai été marin aussi, voyez-vous, et je n'ai pas oublié mon métier.

« On entra dans la chaumière.

« — Asseyez-vous, dit le vieux.

« Les trois petits s'assirent sur un banc, chacun sa casquette à la main. Et leur hôte, avec un couteau et un morceau de bois, commença à remettre en état leur embarcation.

« — C'est bien fait, cela, dit-il; voilà, ma foi, un beau brin de vaisseau.

« Jacques sourit et se sentit tout fier.

« — C'est un cousin que j'ai qui me l'a envoyé. Il me donne toujours beaucoup de joujoux, et des beaux.

« Jean poussa le coude de son camarade. Il lui semblait qu'il ne fallait point tant parler de joujoux devant un pauvre homme qui n'en avait point.

« — Est-ce que ça vous amuserait de lancer le bateau avec nous, Monsieur? demanda-t-il

« — Mais certainement, nous le lancerons ensemble. Oh! qu'il filera bien!

« — Il faudra courir pour le suivre.

« — Courir, dit le vieux; c'est bon pour vos petites jambes. Que les miennes me portent seulement, et je ne leur en demande pas davantage.

« — Alors, Monsieur, vous ne vous promenez jamais?

« — Jamais.

« — Est-ce que vous avez des livres pour vous amuser? demanda Jacques qui était déjà un petit savant.

« — Je n'en ai pas; mais quand j'en aurais, je ne pourrais guère lire avec mes pauvres yeux.

« — Qu'est-ce que vous faites toute la journée? dit Pierre.

« — Quand le soleil brille, je m'assieds là, devant ma porte. Mais le soleil même ne me réchauffe pas beaucoup.

« — Et vous n'avez pas d'amis pour vivre avec eux?

« — Mes amis sont morts, morts avant moi. Je suis trop vieux.

« Les enfants se regardèrent. Ils pensaient à la gaie maison où jamais ils n'avaient souffert du froid; où chaque jour ils trouvaient leurs repas prêts à leur appétit; où parents et amis les entouraient si bien qu'aucun mal extérieur ne pouvait les atteindre, et où les gros chagrins qu'ils s'imposaient eux-mêmes étaient apaisés par tant de tendresse.

« — Ah ! Monsieur, dit Jean tristement, que vous devez être malheureux !

« — Malheureux, dit le vieux qui leva la tête et fixa sur l'enfant deux bons yeux souriants. Mais non. Quand je suis tout seul je pense à mon fils qui est sergent maintenant et qui a bien gagné ses galons, voyez-le : son portrait est-là, et il m'écrit souvent ; on me lit ses lettres... Regardez encore.

« Il se leva lentement, ouvrit un coffre de bois vermoulu, et en tira un uniforme de marin sur lequel brillait un ruban rouge ; ce vieux bonhomme était décoré !

« — Quand on a porté cet uniforme avec honneur, dit le vieillard, on peut dormir tranquille.

« — Ça, c'est vrai, dit Pierre qui regardait la décoration avec envie.

« — Pour aujourd'hui votre navire est raccommodé, et j'ai eu du plaisir à vous voir, mes petits amis, continua le vieux. Vous voyez que je peux encore être bon à quelque chose. Tant qu'on le peut, il faut être content de vivre, et je crois qu'on le peut quand on veut... Maintenant venez lancer le bateau.

« On sortit, et on traversa le carré de jardin.

« — J'arrose encore mes salades, dit le vieillard. Voilà un cerisier que j'ai planté au printemps. Dans quinze ans il aura des fruits.



« LE SECRET D'ÊTRE HEUREUX, C'EST DE VIVRE POUR LES AUTRES. »

« — Dans quinze ans, Monsieur! s'écria Jean étourdiment ; mais à votre place j'aimerais mieux planter des fraises ; ça pousse vite, et vous les mangeriez.

« — Dans quinze ans, mon fils mangera mes cerises, et j'ai du plaisir maintenant en pensant qu'il les trouvera bonnes. Le secret d'être heureux, mes chers petits, c'est de vivre pour les autres ; mais, pour le bien connaître, il faut l'avoir appris de jeunesse.

« Les enfants comprirent. Jean se dit que, s'il était meilleur, il ne se fâcherait pas quand son petit frère lui prendrait son cheval de bois qui courait tout seul, et il se promit de trouver bon à l'avenir le plaisir du bébé.

« Pierre résolut de ne plus pleurer quand, malgré son travail, il n'aurait pas une bonne place en classe, et de ne plus en vouloir à l'élève qui l'emporterait sur lui.

« Jacques se dit qu'à l'avenir il ne chercherait plus à abréger la lecture qu'il faisait chaque soir à sa grand'mère.

« On mit à l'eau le beau navire qui partit en se balançant gracieusement. Les enfants demandèrent au vieillard la permission de l'embrasser, et il en eut l'air tout joyeux.

— J'aime beaucoup ce vieux-là, s'écria Trotty, quand sa maman cessa de parler. Oui, je l'aime beaucoup et le bateau aussi. Je serais très content d'en avoir un. Mais je voudrais tout de suite une autre histoire encore plus vraie, si c'est possible.

— Eh bien, lui dit sa maman, tu vas être servi à souhait. Entrez, je vous prie. »

C'est que juste à ce moment, on frappait à la porte de la chambre. On vit entrer un gros monsieur dont nous n'avons pas encore parlé. Il avait sous le bras un manuscrit presque gros, et il se mit à le lire.

Qui fut étonné et même stupéfait? Ce fut M. Trotty. C'était son histoire toute entière, à lui, Trotty, l'histoire qu'on vient de lire, qui était écrite dans le manuscrit du monsieur. C'était si exact, si bien dit dans les moindres détails que Trotty, rouge comme une cerise, fut bien obligé de s'y reconnaître. Il ne se serait pas mieux vu dans un grand miroir ; rien n'y manquait.

Quand la lecture fut finie, Trotty, muet comme un poisson, ce qui était peu dans ses habitudes, écoutait encore.

Il se laissa coucher, border, embrasser, sans avoir dit un mot. Ce ne fut que le lendemain matin qu'il retrouva la parole, et ce fut pour déclarer à sa maman qu'il voulait écrire à son historien, lui dicter, à elle, une grande lettre, qui devrait pour toujours rester jointe au manuscrit du monsieur.

C'est cette lettre, écrite sous la dictée de Trotty lui-même et dûment réfléchie sans doute, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ; elle ne peut manquer de les édifier.

« Monsieur,

« Je ne sais pas pourquoi vous avez voulu raconter tant de choses que je ne me rappelle pas toutes très bien. Je ne suis pas sûr que votre livre de Trotty soit tout à fait vrai. Et je n'ai pas mangé tous ces croquets, rien que cinq, ou cinq et demi, ou bien un quart. Et puis vous n'avez pas dit qu'un jour; j'ai vu brûler une maison ; et c'était bien, bien malheureux, car les gens étaient pauvres. Si j'avais été grand, je crois que j'aurais trouvé le moyen d'éteindre le feu. Et j'ai mouillé mes pieds dans le ruisseau pour leur porter de l'eau; mais Lill disait que c'était bien inutile parce que mon seau était trop petit. Mais quand j'ai été me coucher, j'ai prié le bon Dieu pour qu'il ne laissât plus rien brûler que le feu dans les poêles.

« J'écris cette lettre pour vous dire aussi que je peux lire maintenant dans n'importe quel livre, même ceux écrits très fin. Et j'apprends à écrire. Et comme je deviens très grand, je ne porterai plus de blouses comme les petits garçons. Dimanche prochain, on me mettra une veste presque comme celle de Max, et je trouve qu'après cela on ne peut plus parler de moi comme dans le livre de Trotty.

« Et puis je n'ai pas été changé en chat, après tout. J'étais un chat en dormant, c'est vrai, mais Lill m'a éveillé.

Je suis sûr que vous n'aimeriez pas non plus être noyé dans un sac à farine.

« Nita n'a pas été fâchée plus d'une semaine après que je l'ai abandonnée. Je ne me marierai plus jamais. Peut-être pourtant que je me marierai avec grand'mère. Mais je ne savais pas, quand ça m'est arrivé, qu'il y aurait un orage et que j'aurais tant de peine.

« Il me semble qu'on n'avait pas besoin d'écrire ça.

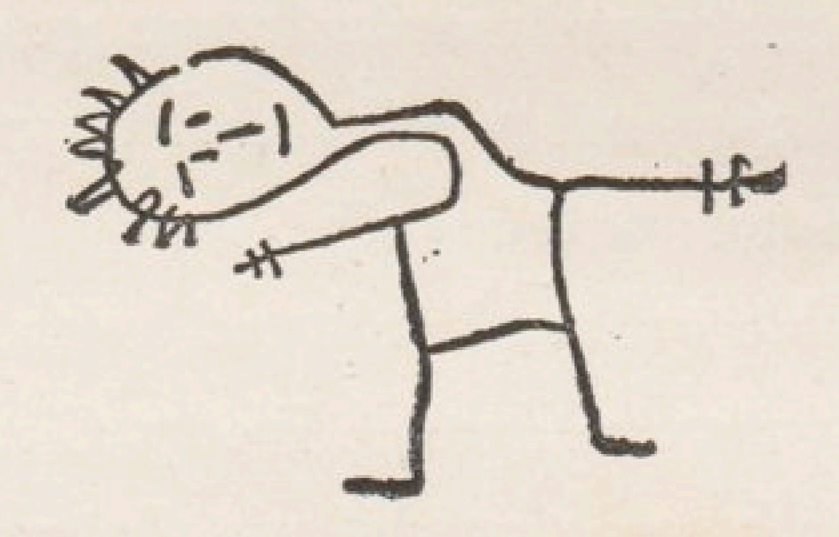
« Je n'aime pas votre livre de Trotty. C'est pas agréable que tout le monde sache vos défauts. Je crois que cela me forcera à m'en corriger trop vite.

« Quand je serai grand, j'écrirai aussi un livre sur les petites filles. Lill le lira. Ça ne la fera peut-être pas autant rire que le vôtre.

« En entendant, je voudrais que vous mettiez ma lettre dans le grand manuscrit pour que tout le monde la voie et que ce soit pour la fin. Ce n'est pas amusant quand on devient grand, d'être vu toujours comme si on était petit.

« L'autre jour j'ai été renversé avec le traîneau et le traîneau s'est renversé sur moi et nous avons été renversés tous les deux. Je n'ai pas pleuré. Vous voyez que ça n'est plus comme quand j'étais petit. Je vous le dis, parce que, par cette lettre, on sera forcé de voir que j'ai beaucoup changé.

« Maintenant je n'ai plus rien à dire, parce que le reste serait trop long, et que maman va aller me chercher mon déjeuner. Tout sera fini par le post-scriptum que j'écris moi-même :



« C'est mon portré et aussi celui de la couronne que



j'ai gagnée ché mademoisel Potiron. »

CY FINIT LE LIVRE DE MONSIEUR TROTTY.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

